

Gaston CALMETTE  
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT  
à l'Hôtel du Figaro

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co  
8, place de la Bourse

## SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Le monument Carducci : EDOUARD ROD.  
Chaudard, son œuvre et sa mort : GASTON CALMETTE.Les obsèques de M. Eugène Guéin : G. D.  
Le cinquantenaire de Magenta : La France et l'Italie fraternelles.

L'étranger : Le problème crétois : RAYMOND RECOULTY.

Une conférence du docteur Henri de Rothschild : H. B.

La misère sociale de la femme : TAVERNY.

La chambre : Les Conseils de guerre : PASPERDUS.

Le Sénat : AUGUSTE AVRIL.

PAGES 4, 5 ET 6

Autour de la politique : AUGUSTE AVRIL.

Pour sauver l'hôtel de Biron.

Les miettes de la science : La réhabilitation de l'eau de Javel : EMILE GAUTIER.

Journaux et Revues : ANDRÉ BRUNIER.

Petite chronique des lettres : PH. EDMANUEL GLASER.

L'exposition d'aviation : RÉGIS GIGNOUX.

La grève des inscrits maritimes : A. MARSEILLE.

THOMAS. — Au Home : HOGGAARD.

La saison russe : « Rousslan et Ludmila », « Les Sylphides », « Cléopâtre » : ROBERT BRUSSEL.

Dessin : Au Châtelet : « Cléopâtre » : DE LOSQUES.

## Le Monument Carducci

L'idée de glorifier Giosuè Carducci en lui érigeant un monument à Paris a eu quelque peine à faire son chemin. Elle a germé des années après les récentes réceptions de son œuvre, pendant qu'on le « commémorait » dans toutes les villes d'Italie et ici même, comme si ses plus inépuisables admirateurs, ayant obtenu pour lui tous les honneurs que put imaginer la reconnaissance nationale, jugeaient cette sanction suprême indispensable à sa renommée. Mais le comité d'initiative se heurta d'abord à certaines hésitations qu'on pouvait prévoir : les uns craignaient que ses intentions dévissent peu à peu vers l'inévitable politique, et que l'inauguration du monument devint un jour un prétexte à palabres antichrétiennes ou démocratiques ; les autres eussent préféré que, si Paris voulait accueillir parmi le peuple de ses statues celle d'un poète italien, il réservât cette faveur à une réputation déjà consacrée par le temps, et mieux établie sur les bords de la Seine. Sans remonter au delà du dix-neuvième siècle, on eût trouvé sans peine deux noms au moins peut-être plus universels : celui de Leopardi, qui depuis Musset a toujours été parmi nous des fidèles, et celui de Manzoni, dont les *Fiancées* sont un des grands livres modernes. Mais les fervents de ces deux maîtres n'appartenaient pas aux groupes remuants qui aiment à s'agiter autour des statues. Et puis, Leopardi était pessimiste, Manzoni était croyant, or, l'admiration bruyante et manifeste ne va ni à ceux qui attendent tout de l'au-delà, ni à ceux qui renouent à toute espérance.

Le comité, cependant, ne se laissa rebuter par aucun obstacle : il avait son idée et il y tenait ; il persévéra. Comme il arrive presque toujours, sa ténacité fut récompensée. Après plusieurs mois d'efforts, il obtint des adhésions décisives, qui lui permirent d'en obtenir d'autres. — L'esprit d'imitation sévissant en matière de statues comme de toutes choses ; M<sup>rs</sup> Barbois, l'éminent ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris, excellent italienisant, en accepta la présidence d'honneur, et mit au service du projet sa haute influence, son initiative et son activité. En grossissant la liste prit un caractère de plus en plus ecclésiastique : en sorte qu'elle est maintenant tout à fait imposante, et bigarrée de la plus piquante façon. Si, comme il est à peu près certain, le comité Carducci mène sa barque à bon port, nous lui devons un spectacle inattendu, et vraiment extraordinaire, nous entendrons des conservateurs notoires célébrer l'auteur des douze sonnets du *Ca ira* et de tant d'autres poèmes inspirés du plus pur esprit révolutionnaire, et nous verrons de très bons catholiques apporter leurs hommages au poète de *L'Hymne à Satan*, au critique qui déclarait expressément « qu'entre l'aspiration chrétienne et l'art il y a la haine » (*Discorsi letterari e storici*, p. 40). Voilà qui ne sera pas banal, et nous montrera ce qu'il faut penser des reproches de fanatisme que les libres penseurs adressent si volontiers à ceux qui ne partagent pas leurs étroites passions : d'autant plus que ce même Carducci nous avait donné jadis un bel exemple d'intolérance, en excluant Manzoni de son anthologie de la littérature italienne. — Que les Italiens aient oublié leurs divisions toutes les fois qu'il s'agit de fêter leur poète national — et Dieu sait s'ils l'ont fêté souvent, pendant les dernières années de sa vie ! — cela n'a rien qui puisse nous surprendre : car chez ce peuple fin et mesuré l'esprit de parti n'aveugla jamais les gens au point de les empêcher de goûter de beaux vers ; que le même phénomène se produise à Paris, dans le temps où nous sommes, voilà qui ressemble à un miracle.

Ce qui l'explique peut-être, ce miracle, c'est que nous connaissons Carducci par les manifestations d'enthousiasme dont il est l'objet beaucoup plus que par lui-même. Son nom a fini par se répandre, à défaut de son œuvre. Celle-ci n'est pas populaire parmi nous, et je crois bien qu'elle ne le sera jamais, malgré tout ce qui se dit autour du prochain monument. Il y a à cela des raisons très simples : Carducci est un poète savant. — Je crois l'avoir dit dans ces colonnes au moins de sa mort, — dans la tradi-

tion d'Horace, qui s'adresse plus à l'intelligence qu'à la sensibilité. On ne peut le lire qu'en s'environnant de dictionnaires d'histoire, de géographie et de mythologie. Il a besoin d'être expliqué, et déjà la pesante cohorte des commentateurs s'ébranle autour de ses vers, sur lesquels s'entasse une bibliothèque de brochures et de volumes. Sa prose est fort belle, sans doute, et il a contribué plus que personne à rendre à sa langue maternelle la vigueur et la plasticité des meilleures époques ; mais les sujets qu'il traite le plus souvent sont peu accessibles aux lecteurs de culture moyenne et s'adressent plutôt aux spécialistes de l'histoire littéraire. A part quelques discours prononcés en des occasions solennelles et dont la tenue est admirable, ce sont des travaux de critique érudite où la part des idées générales est mesurée avec sévérité. Seuls, des lettres renseignées auraient l'idée de les lire pour leur plaisir. Ajoutez à cela que Carducci ne rentre pas, comme tel de ses émules plus jeunes, dans cette littérature qu'on a appelée « européenne » ou « mondiale » : il a toujours été, il a voulu demeurer Italien avant tout. C'est du point de vue italien qu'il a regardé le monde, et ce sont les passions italiennes qui l'ont exalté.

Pour ces raisons, quelques-uns de ceux qui s'arrêtèrent un jour devant son monument ne manquèrent pas de se demander ce que fait parmi nous ce petit homme à la barbe agressive, au front puissant, à l'épaisse chevelure de lion, dont le bronze aura facilement magnifié les traits expressifs. Voici ce qu'on pourra leur répondre :

— Ne vous étonnez pas trop, si peu que vous lisiez son œuvre, de le rencontrer ici ! Ce ne sont pas ses poèmes qui lui ont valu cet honneur, puisqu'ils n'ont toute leur beauté que dans sa langue ; ce ne sont pas non plus ses vingt volumes de prose, ses quarante années d'enseignement, ses discours sur des sujets qui ne sont pas de nature à sur passionner ; ce sont d'autres mérites, plus essentiels, encore qu'on en fasse moins de bruit. Ce professeur, ce critique, cet érudit, ce poète eut à un degré magnifique le sentiment de l'ancien monde auquel nous tenons par tant d'attaches. Il osa l'affirmer en une époque troublée où il en voyait méconnaître le fécond idéal, les aspirations généreuses. L'étoile du monde latin semblait s'obscurcir, dans un ciel où montaient d'autres astres ; il ne l'entendait pas moins, dans la fièvre du long passé, des actes et des œuvres qui l'ont ennobli. La France était alors humiliée et méconnaît : il en eut sur le cœur et se mit à parler : « Je pensais à cette littérature de France, si belle, humaine, » géniale, expansive, pour laquelle je sens une admiration croître d'autant plus, que mes compatriotes affectent, depuis Sedan, de la déprécier ou d'en inventer les immoralités, les futilités, les « légèretés... ». Et s'il l'admirait surtout comme révolutionnaire, ainsi qu'il le déclare, à cause de Voltaire et de Rousseau, de Diderot et de Condorcet, de Michelet, de George Sand et de Proudhon, il l'admirait aussi comme Italien, « pour toutes les relations qu'elle a eues avec la mienne, pour tous les prêts qu'en grande et noble dame elle lui a consentis, sans jamais en réclamer la restitution ». (*Bosselli scherme*, p. 126-27). Notez que ces lignes furent écrites en 1872, car la date a son éloquence. En vérité, ce grand Italien fut aussi un grand Latin. Si son art, par ses qualités mêmes, n'est complètement accessible qu'à ceux de son pays ; si, par une portion de sa pensée, il est demeuré un homme de parti, le monde latin peut cependant s'unir pour honorer sa mémoire en le louant, comme il a lui-même loué Victor Hugo, d'avoir chanté « le chant séculaire du peuple latin » :

Il canto secolare del popolo latino.

Je crois bien que là sera la signification vraie et durable de ce monument : acceptons-le donc comme un symbole de cette communauté d'aspirations et d'idéal, de cette solidarité historique, intellectuelle et morale que Carducci a su rappeler, en un temps où il y avait du courage à le faire, à deux peuples issus des mêmes origines, et dont les veines charrient les globules du « noble sang latin ».

Edouard Rod.

## Échos

## La Température

Hier, le ciel est resté très nuageux et menaçant pendant toute la journée. Et après le gros orage de la veille, accompagné d'une pluie torrentielle, la température s'est beaucoup rafraîchie dans la région parisienne.

A sept heures du matin, le thermomètre marquait 14° au-dessus de zéro, et 23° à cinq heures du soir.

La pression barométrique accusait, à midi, 756<sup>mm</sup>. La pression reste basse sur tout le continent.

Les pluies d'hier ont été très abondantes en France, notamment à Calais, à Ouessant, à Cherbourg, à Rochefort et à Cette.

Le vent du nord-est souffle avec force à la pointe du Cotentin.

La température a baissé sur tout le continent.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 10° à Dunkerque et à Brest, 11° à Cherbourg et à Ouessant, 12° à Lorient, à Nantes et à Limoges, 13° à Rochefort, à Mans et à Belfort, 14° à Lille d'Als, 15° à Bordeaux, à Clermont, à Charleville, à Besançon, à Lyon, à Cette et à Marseille, 16° à Biarritz et à Toulouse, 17° à Nancy et à Orléans, 18° à Perpignan, 21° à Alger.

En France des pluies orageuses sont probables ; la température va se tenir dans le voisinage de la normale.

(La température du 4 juin 1908 était, à

Paris : 24° au-dessus de zéro le matin et 31° l'après-midi ; baromètre : 762<sup>mm</sup> ; grande chaleur.)

Du New York Herald :

A New-York : Temps couvert. Température : maxima, 21° ; minima, 19°. Vent nord-est.

A Londres : Temps pluvieux. Température : maxima, 12° ; minima, 8°. Vent nord-est. Baromètre : 756<sup>mm</sup>.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 18°.

## Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Ouen. — Gagnants du Figaro :

Prix de la Sèvre : Petit Frère ; Silvership.

Prix du Bocage : Stokes ; Dialba.

Prix de la Charente : Ecurie Fischhof ; Choisy le Roi.

Prix de la Cornouaille : Bourlemont ; Caudevan II.

Prix Louth : Trianon III ; Sophora.

Prix de la Vendée : Primar ; Lord Kildare.

## A Travers Paris

Ainsi que le Figaro l'a annoncé, S. M. l'empereur de Russie séjournera deux ou trois jours, cet été, dans un port français de l'Océan ou de la Manche où le Président de la République ira le recevoir. Les chancelleries sont occupées à régler les détails de sa visite qui sera la contre-partie de celle que fit l'an dernier le Président à Reval.

Des eaux françaises, Nicolas II se rendra dans les eaux anglaises, où il se rencontrera avec le roi d'Angleterre. L'endroit choisi pour la rencontre sera probablement l'île de Wight, au moment de la grande semaine des régates de Cowes, dans les derniers jours de juillet. On sait que la famille royale d'Angleterre assiste tous les ans à ces régates, qui marquent la fin de la saison londonienne.

## Scrupules municipaux.

Judi prochain devait être donnée au théâtre Sarah-Bernhardt, sous la présidence de M. Maurice Barbois, une grande soirée où deux orateurs, M. Paul Déroulède et M. Marcel Habert, devaient être entendus.

La soirée était organisée par la Ligue des patriotes, dont M. Paul Déroulède est le président.

La soirée aura lieu ; mais elle n'aura pas lieu au théâtre Sarah-Bernhardt. L'administration s'y oppose.

On devine pourquoi. La raison saine aux yeux. Le théâtre Sarah-Bernhardt est un théâtre municipal, et l'administration ne saurait tolérer que dans un immeuble municipal des opinions politiques contraires à celles de nos maîtres soient exposées.

Elle a donc invité Mme Sarah Bernhardt à reprendre la promesse qu'avait faite l'illustre artiste à son ami Déroulède, de lui prêter sa salle.

La réponse de Mme Sarah Bernhardt, au devine. C'est à Déroulède qu'elle était aussitôt adressée :

Ahi, M. Maurice Peronnet arrive chez moi. Il me dit ce qu'on lui a dit, ce qu'il vous a dit et je dis : « Je n'ai qu'une parole ; je vous l'ai donnée, gardez-la. Si on m'exécute au théâtre, ce sera moins douloureux pour moi que pour vous, ami, qui avez connu l'exil loin de France. »

Tout mon cœur.

Sarah Bernhardt.

Paul Déroulède n'a pas voulu que Mme Sarah Bernhardt fût victime d'un geste trop généreux, et il informe les journaux que « pour des motifs d'ordre administratif », la soirée de jeudi prochain se trouve transférée, pour la même heure et à la même date, du théâtre Sarah-Bernhardt à celui du Gymnase.

Tout est bien qui finit bien. Mais l'administration ne saurait s'arrêter en si bonne voie.

Elle n'admet pas qu'en des locaux dont elle est, pour le compte des contribuables, propriétaire et patronne, des opinions désagréables au gouvernement soient défendues. Alors nous nous permettons de lui signaler un autre immeuble, situé rue du Château-d'Eau, qui n'est pas moins municipal que le théâtre Sarah-Bernhardt, et où M. Clemenceau est, tous les jours, beaucoup plus mal traité qu'il ne l'est été jeudi prochain place du Châtelet : cette maison s'appelle la Bourse du travail. Il y a même un drapeau tricolore à la porte.

Nul doute que l'administration n'ouvre l'œil, un jour ou l'autre, sur ce local... Car la loi doit être la même pour tous, n'est-il pas vrai ?

La C. G. T. à l'Hôtel de Ville.

En prévision du congrès actuel de l'Association fraternelle des employés de chemins de fer, l'ancien bureau du Conseil municipal de Paris, dont M. Chérioux était président et M. Gay, syndic, avait organisé pour ce soir même, 5 juin, une grande fête à l'Hôtel de Ville. Les représentants des Compagnies devaient être invités et on espérait une véritable réunion familiale et amicale. Mais le bureau du Conseil municipal a été changé, et M. Chausse, socialiste, remplaçant M. Chérioux au fauteuil présidentiel, n'a pas eu devoir refuser au Syndicat des chemins de fer qu'administré M. Guérard les invitations que ce Syndicat lui a demandées.

M. Guérard a beau n'être que modestement « réformiste » l'Association fraternelle ne veut pas du tout courir le risque d'être confondue avec son syndicat adhérent à la C. G. T. Plutôt que de se rencontrer à l'Hôtel de Ville avec les partisans éventuels de la grève générale des chemins de fer, elle préfère ne pas assister à une fête qui, cependant, n'aurait été organisée que pour elle. Ce soir, un banquet réunira ses adhérents à l'hôtel

Continental, tandis que le président du Conseil municipal se trouvera tout seul avec les syndicalistes. Que se diront-ils ?

## L'anniversaire de Magenta.

Les officiers survivants de Magenta se sont réunis jeudi, en un banquet, au Cercle militaire, pour célébrer l'anniversaire de la glorieuse journée.

Parmi les convives, citons : le général Lannes, ancien commandant de corps d'armée, unique officier survivant de Palestro ; le général Deloye, le capitaine Paoli, etc., ainsi que les délégués de la Ligue franco-italienne, le commandant Rat et M. Raqueni.

A l'issue du banquet, la dépêche suivante a été adressée au maire de Magenta :

Les officiers survivants de Magenta réunis aujourd'hui au Cercle militaire en une agape fraternelle, à l'occasion du cinquantenaire de Magenta, envoient à la ville de Magenta leur plus affectueux souvenir et leur cordial salut. Vive l'Italie !

Le président, Le général LANNES.

Les survivants de Magenta assisteront à la cérémonie de la Sorbonne, qui aura lieu, le 27 juin prochain, sous la présidence du ministre de la guerre.

## PETITES HISTOIRES

Bien que de plus palpitantes actualités lui aient fait tort, la défense de la langue française ne laisse pas de préoccuper encore nombre de bons esprits. Nous avons déjà plaidé pour elle contre ses pires ennemis, j'entends par là les romanciers feuilletonistes et les réformateurs de l'orthographe ; il n'est pas moins urgent de la protéger contre ses dangereux amis.

A tous ceux qui, l'autre jour, applaudissaient les belles paroles de M. Paul Deschanel au congrès de l'Alliance française, à tous ceux qui les lurent et en furent émus, nous demandons un serment : celui de s'opposer, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, fut-ce même par voies de fait, à ce qu'on ne prononce jamais devant eux ces deux hideux barbarismes qui tendent à passer dans le langage courant : « Je pars à la campagne » et « Je suis allé lui causer ».

La première de ces horreurs a, depuis quelques années, gagné la conversation, plus le journal, puis le livre. On la relève couramment dans des écrits signés de nos notables.

Pour la seconde formule, plus dégoûtante et plus sordide encore, elle nous vient, hélas ! du téléphone. Cet appareil, qui correspond dans la vie moderne à ce qu'était la torture sous l'ancien régime, a, très vite, brisé, devant notre coup de langage. Le « Je cause, mademoiselle », qui échappait parfois à nos lèvres tremblantes d'angoisse, a été la cause du mal. De : « Je cause », qui est correct, on a insensiblement passé à : « Je vous cause », qui ne l'est plus du tout.

Et chaque jour il arrive d'entendre des hommes qui ne sont ni des débauchés ni des palefreniers dire sans y prendre garde : « Je lui causerai de cette affaire... »

En un temps où tant de ligues se forment et poursuivent tant de chimères également indifférentes, nous adjoignons nos concitoyens d'en former une qui obligera ses membres à parler français, c'est-à-dire à rester Français, car notre langue est une patrie. — PALÉMON.

Nous rappelons que la superbe matinée de gala donnée au théâtre Sarah Bernhardt, le 8 juin, commencera à trois heures précises ; nous insistons sur l'exactitude de l'heure, vu la représentation du soir au même théâtre.

Cette incomparable fête d'art et de charité s'annonce comme un extraordinaire succès.

Aujourd'hui, à l'hôtel Drouot, à trois heures, M. Lait-Dubreuil, assisté de M. Georges Petit, expert, vendra la collection de M. Alfred B. Il y aura exposition publique jusqu'au moment des enchères.

L'exquise saveur du Chocolat de Royat, l'énorme variété de ces bonbons luxueux, présentés par la « La Marquise de Sévigné » l'admiration et la joie des visiteurs suffiraient à justifier la réputation d'élégance de ce ravissant magasin. Ces créations ingénieuses et jolies, ces baptêmes et ces cadeaux gardent pourtant un cachet unique qui les distingue, et le goût délicat de leur décoration leur vaut, tant à Paris, boulevard de la Madeleine, que dans les maisons de Lyon, de Vichy, etc., la faveur et la prédilection unanimes.

Aujourd'hui, à la galerie Georges Petit, M<sup>rs</sup> Henri Baudouin, assisté de l'expert G. Sortais, vendra les trois beaux tableaux de Largillière, Hubert-Robert et Mme Vallayer-Coster, provenant de la collection du vicomte G. Chabert. Deux des tableaux seront vendus sur le catalogue, ces tableaux étant prêtés à l'exposition des Cent Portraits de femmes.

L'accablante chaleur de ces derniers jours qu'atténue à peine les pluies d'orages, menace, par son action déprimante, les organismes les plus robustes ; il convient donc de multiplier les précautions hygiéniques et de veiller particulièrement sur la qualité de l'eau que nous buvons. Toutes les personnes avisées ont depuis longtemps résolu ce problème : elles ont adopté l'exquise Eau de Galmier, source Badoit, dont les mérites universellement reconnus se passent de louanges.

## Magdeleine.

Nous disions hier qu'avant de rentrer au Caucase, Magdeleine, l'étonnante Magdeleine, s'arrêterait à Paris pour y donner une matinée de ses extraordinaires interprétations plastiques de la musique. Nous pouvons annoncer aujourd'hui que cette seule matinée, offerte à la presse et au corps médical, aura lieu

mardi prochain, à quatre heures et demie, au théâtre Michel.

## Nouvelles à la Main

— Tout Berlin attendait l'arrivée du Zepplin. Mais une avarie a arrêté le vaisseau volant.

— Et le public...

— ... a été volé.

\*\*

Cet accident, comme celui du premier Zepplin, semble démontrer que ces ballons sont d'un excellent usage en l'air, mais à condition d'y rester.

Le Masque de Fer.

## Chauchard

## SON ŒUVRE ET SA MORT

Chauchard, le prodigieux fondateur, avec Lériot, des magasins du Louvre, est mort cette nuit, à une heure vingt, au seuil de sa quatre-vingt-neuvième année, emporté par une attaque d'urémie que les soins les plus dévoués n'ont pu conjurer.

Il était né le 22 août 1821.

L'homme que nous espérons ne pas voir de sitôt disparaître, en dépit de son âge avancé, tant le corps était demeuré solide et l'esprit dispos, fut un des plus prodigieux travailleurs de son époque : il força la fortune par l'opiniâtreté de son labeur, autant que par sa loyauté, et il laissera le plus noble des exemples avec le souvenir de son œuvre et la trace de ses bienfaits.

Ce qui constituait sa personnalité si marquée et expliquait l'immense succès de sa carrière, c'était l'énergie de sa volonté, une volonté agissante et formelle, constamment affirmée en toutes choses, ne suivant jamais l'impulsion d'autrui, indépendante des sollicitations, des insinuations, des conseils, et s'appuyant en affaires commerciales sur un jugement parfait ; une volonté inflexible qui n'admettait dans l'exécution aucun retard, qui dominait tout et décidait tout.

La raison de son ascendant sur les hommes était là. Avec cette fermeté qu'il mettait à ne prendre avis que de lui-même, et cette absolue droiture qui faisait le fond de son caractère, Chauchard forçait aussi notre admiration par l'amour qu'il avait de son œuvre et de son métier. Toute son existence était concentrée sur « son Louvre ». Il n'eût jamais une pensée qui n'appartînt à cette maison, il n'eût pas un désir qui ne fût dirigé vers elle : il ne se serait pas permis une action, un projet, un rêve, qui n'eussent pour objet le plus grand avantage de ce Louvre qu'il aimait autant qu'il aimait la vie. Et sa conduite fut toujours d'accord avec cette règle immuable, car il ne risqua jamais aucune autre entreprise, aucune opération quelconque d'aucune sorte afin que l'intégralité de sa fortune provint exclusivement et uniquement des seuls bénéfices de cette prodigieuse création.

Il avait la fierté de cette fidélité comme il avait l'orgueil de son humble origine.

\*\*

Cette étonnante origine et la féérique chemin parcouru par le petit employé du Pauvre Diable devenu le colossal fondateur du Louvre, il se plaisait à nous le raconter parfois, à ces déjeuners du samedi où se retrouvaient une dizaine d'amis qu'il honorait plus particulièrement de son attention.

On était réuni chaque semaine en grande cordialité, en parfaite harmonie, dans cette vaste salle à manger où tous les murs étaient parés comme une chasse d'immenses vitrines brillant de tous les ors.

Il y avait là, parmi les plus assidus de l'avenue Velasquez, M. Barrière, l'ancien sénateur du Puy-de-Dôme, M. Georges Leguay, l'éloquent député du Lot-et-Garonne, M. Lozé, l'ancien ambassadeur, M. Tresca, un grand fabricant de soieries, qui avait été le camarade de la jeunesse de Chauchard et devait rester le plus fidèle ami de toute sa vie, M. Robert Burt, un grand industriel anglais, qui avait en juste sympathie, M. V. Boudet, qui était le compagnon si dévoué de ses soirées à l'avenue Velasquez aussi bien qu'à l'Opéra, M. de Verneuil, l'éminent syndic des agents de change, dont il réclamait les sages conseils, M. Meyer, le distingué directeur du Louvre, le docteur Duguet, membre de l'Académie de médecine, qui surveillait sa santé avec autant de science que d'affection, M. Payssat, de la Cour des comptes, Henri Rochefort dont l'esprit intarissable nous réjouissait tous, M. Georges Heintschel, dont les admirables collections de boiseries anciennes, d'émaux et d'ivoires nous maintenaient au diapason du goût le plus pur, etc., etc.

Dans les grandes circonstances, au château de Longchamp qu'il avait loué à la Ville de Paris, Chauchard adjoignait à ses invités habituels l'élite du monde politique, militaire, industriel et financier. M. Loubet y retrouvait M. Eugène Étienne, M. Mézières, M. Bétolaud, M. Pallain, M. de Selles et M. Lépine : on y voyait M. le Barlier de Tinan, M. Jousse, M. Charvet, M. Honoré, M. Laurent, le général Florentin, M. Abel Combarin, M. Fessard, M. Georges Boyer, M. Mayeu, l'amiral Duperré, M. Forestier, M. Bousquet, etc., etc. C'étaient alors deux fois par an, au moment où fleurissaient les rhododendrons ou les chrysanthèmes, de fastueuses réceptions dont il était très fier, avec des toasts qui le remplissaient

de joie et qu'il faisait recueillir par la sténographie.

Au cours de ces réunions qui étaient aussi cordiales qu'intéressantes, Chauchard avait des observations pénétrantes sur le commerce de son pays qu'il avait toujours cherché à développer dans son négoce, même au détriment d'un bénéfice personnel plus marqué : car en cela aussi il s'était toujours montré excellent Français. Il avait des souvenirs charmants sur le Paris d'autrefois, le vieux Paris qu'il avait connu au temps de la pauvreté, sa grande insipidité : il avait vu la place du Carrousel encombrée de boutiques et de constructions en bois, plus hautes que les Tuileries, avec des ruelles infestées de ruisseaux de boue ; il se rappelait la tour Saint-Jacques occupée par une teinturerie ; il évoquait devant nous, au gré de sa merveilleuse mémoire, les Champs-Élysées, terrains incultes qu'il traversait enfant, lorsqu'il n'y avait dans toute l'avenue, tant admirée plus tard, qu'une seule maison, celle qu'habitait depuis le baron Roger, à l'angle de la rue La Boétie ; et il ne se pardonnait pas de n'avoir eu, à cette époque, aucun argent pour acheter l'immense désert qui entourait l'arc de l'Etoile !

Vingt années se sont écoulées depuis le jour où je me suis assis pour la première fois à cette table, et je revivrai longtemps, à sa place accoutumée, Chauchard avec cette belle tête encadrée de larges favoris blancs, cette figure loyale, cette physionomie énergique, ce teint clair et lumineux, ce regard volontaire et franc que soulignait le pli impérieux de la bouche et du sourcil ; le geste était bref, le langage nerveux et mordant, souvent traversé d'une pointe d'humour, la mémoire était prodigieuse et sans défaillance ; et la passion avec laquelle il imposait son opinion, ses convictions ou ses enthousiasmes nous stupéfiait tous et nous charmait.

Son intelligence, est-il besoin de le dire, était extraordinairement ouverte au commerce, et ses qualités se sont alliées, pendant vingt ans, on ne peut mieux, aux qualités de son associé Lériot qui par la finesse de son intelligence et l'ingéniosité de ses vues excellait lui aussi dans l'organisation et l'administration de l'entreprise commune.

Les deux hommes se complétaient admirablement.

C'est Chauchard, il aimait à nous le rappeler, qui avait eu l'idée des ballons du Louvre, que, de génération en génération, tous les enfants promettent, amusés, depuis cinquante ans, comme une réclamation gratuite à travers les rues : c'est lui qui inventa les « rendus », le buffet gratuit dont le succès trop grand le navrait d'ailleurs, etc., et la journée des coupons, qui fut son triomphe des débuts : ces coupons d'étoffes diverses, toutes les femmes se les arrachaient ! Mais ses employés furent quelque peu inquiets, paraît-il, quand ils reçurent pour la première fois l'ordre de découper en morceaux de cinq ou six mètres des milliers de pièces de soie intactes sorties des fabriques le matin même !

Dans ces magasins qu'il avait eu l'idée géniale d'installer, en 1855, à l'endroit précis où devaient converger plus tard les avenues les plus belles, les rues les plus fréquentées et les voies les plus rapides, il s'occupait des plus minimes détails ; il mettait la main à l'ouvrage, procédait parfois lui-même à la vente quand il devinait un client récalcitrant, et rappelait à l'acheteur flattré qu'à telle date, dix ans, vingt ans auparavant, il lui avait fourni tel mobilier dont il lui décrivait la couleur, la forme et le prix. Puis quand la journée était terminée, quand ses employés se reposaient, l'inspectait, l'installait, les comptoirs et jusqu'aux sous-sols, pour s'assurer du bon ordre de toutes choses et pour combiner les plans des étalages du lendemain.

Grâce à cette dose incroyable d'activité, d'endurance et de travail, le Louvre en est arrivé à réaliser souvent en un seul jour une recette trois fois supérieure à son capital initial, qui était de un million cinquante mille francs, divisé en 420 actions de 2,500 francs chacune.







Figueiredo, comte Geoffroy d'Andigné, M. et Mme Lee Child, général de Roine, comtesse Ernest de Beaumont, comte René Lestre, baron de La Celle, comte d'Elva, comtesse de Contenson, comte Roger de Contenson, baronne de Bussière, comtesse de Lau, M. de Verneuil, etc., etc.

Plusieurs discours ont suivi la cérémonie religieuse. M. Waddington a paré d'abord au nom du Sénat; puis M. Albert Delatour, directeur général de la Caisse des dépôts et consignations, a la Caisse du défunt était attaché par des liens étroits (il en présidait la commission de surveillance depuis plus de vingt ans), a prononcé d'éloquents paroles de gratitude et d'adieu. M. Delatour trace d'Eugène Gouin un touchant portrait :

Je le voyais arriver le mercredi matin, avant la réunion de la commission, avec son bon sourire, le visage éclairé par la satisfaction profonde de se sentir encore par la suite continuer son œuvre. Et tout de suite il se mettait à examiner avec moi les questions qui allaient se discuter; puis il se hâtait vers la salle des délibérations, mettant une coquetterie particulière à y être toujours le premier.

Celui qui n'ont pas assisté à ces séances ne peuvent s'imaginer l'intérêt de ces discussions si nourries qui portaient sur les plus grands intérêts financiers. Il les dirigea avec l'autorité que lui valaient son savoir, sa prudence, sa droiture et la maîtrise pleine de sang-froid avec laquelle il abordait les difficultés.

M. Delatour rappelle la fin stoïque de son ancien collaborateur :

La bonté de M. Eugène Gouin était exquise, et quand il avait donné son estime et sa confiance, il multipliait pour ses collaborateurs les témoignages les plus touchants de son affection. Lorsqu'il sentait venir la mort, il me fit appeler à son chevet pour me faire ses adieux et j'ai assisté à un spectacle inoubliable : celui de ce mourant songeant encore aux grands intérêts publics. Comme j'évoquais les services qu'il avait rendus à la Caisse des dépôts et par là-même au pays, il me répondit : « Puisqu'on trouve que j'ai bien servi mon pays, je puis m'en aller content ! »

Grande et noble figure dont le souvenir est impérissable ! Les Caisse d'amortissement et des dépôts et consignations comptant déjà des présidents illustres, tels que Mollin, le comte Roy, le marquis d'Andigné, pour ne citer que ceux-là. Ils ont eu en M. Gouin un dignitaire continué, sa vie entière demeure comme un exemple.

M. Renouard parait ensuite, au nom de la Banque de Paris et des Pays-Bas, et enfin M. René Brice, au nom de la Société des chemins de fer économiques :

Je l'avais connu, il y a trente-huit ans déjà, à l'Assemblée nationale, où, presque toujours, nos votes se confondaient, et ma joie fut grande de voir à la tête de notre société un ancien collègue qui, dès 1871, avait gagné à jamais ma respectueuse et dévouée affection.

...Chef admirable, d'une bienveillance sans bornes pour ses collaborateurs à tous les degrés, tous l'aimaient pour la cordialité de son accueil, pour la stricte de ses relations, pour son souci constant de la vérité, de la sincérité et de la justice.

Messieurs, la sérénité de ses derniers jours, vécus dans la plénitude de son intelligence et sans qu'aucune de ses facultés ait été affaiblie, les adieux si touchants qu'il a voulu adresser à tous ceux dont il savait l'affection et la tendresse, sa préoccupation, alors même qu'il n'avait plus au monde aucun espoir, de tous les intérêts dont il avait la garde, ont donné à sa mort un caractère de grandeur digne vraiment des temps antiques.

Les discours sont achevés; et la touchante cérémonie prend fin. Transporté à Tours aussitôt après, le corps était déposé hier soir dans les caveaux de l'église Saint-Julien.

L'inhumation se fera aujourd'hui.

G. D.

## LE

## CINQUANTAIRE DE MAGENTA

La France et l'Italie fraternisent  
Discours patriotiques

Magenta, 4 juin.

Aux jours néfastes et à jamais disparus, où Crispi, pour faire sa cour à Bismarck, avait fait de la haine de la France le premier principe de la politique où, par une savante campagne de fausses nouvelles, il entretenait le peuple italien dans la conviction que la France était l'ennemi naturel de l'Italie, il suffisait de rappeler à un Italien un souvenir quelconque de la campagne de 1859, pour provoquer un accès de gallophobie. Que les temps sont changés ! Nos amis italiens ne laissent plus passer une seule occasion de célébrer les fastes de la guerre libératrice, et les fêtes qui ont eu lieu aujourd'hui à Magenta nous permettent de présager ce que sera dans quelques jours la commémoration de Solferino.

Dès la première heure, ce matin, des salves d'artillerie et les joyeuses fanfares des musiques militaires ont réveillé la population, qui s'est immédiatement répandue dans les rues, bientôt augmentée d'une foule considérable accourue des villages voisins, ainsi que de Turin et de Milan, car si l'Italie tout entière célèbre le cinquantenaire de la guerre de l'indépendance, cette fête est particulièrement celle du Piémont libérateur et de la Lombardie affranchie.

Toutes les maisons sont pavées aux couleurs françaises et italiennes, et c'est aux accents de l'Hymne italien, que le duc de Gènes a été accueilli à la gare où il est arrivé à dix heures un quart, en même temps que les autorités italiennes, le consul général de France à Milan et le lieutenant-colonel Julian, attaché militaire, représentant M. Camille Barrère, ambassadeur de France.

Le prince, acclamé par la foule et par les élèves des écoles massés sur la place de la Gare, et les autorités montent dans des voitures de gala que des carabiniers escortent jusqu'à l'hôtel de ville, au milieu d'acclamations continuelles en l'honneur de l'Italie et de la France, et immédiatement le cortège se reforme pour se rendre à l'ossuaire.

Une estrade a été dressée devant le monument. Le duc de Gènes et le lieutenant-colonel Julian y prennent place avec les autorités et, tandis que les élèves des écoles élémentaires chantent un hymne patriotique, le clergé célèbre la messe sur les degrés de l'ossuaire, autour duquel sont rangées les associations avec leurs drapeaux et se presse une foule innombrable.

M. Brocca, maire de Magenta, prend le premier la parole pour remercier le duc

de Gènes et le représentant de la France, puis le lieutenant-colonel Julian parle au nom de la France :

Les soins pieux, dit-il, avec lesquels la nation italienne conserve, dans ce beau mausée, les ossements de tous ceux qui sont tombés sur le champ de bataille de Magenta, émut les cœurs.

La célébration du cinquantenaire de la grande bataille emprunte un éclat particulier à la présence du duc de Gènes, représentant le roi d'Italie, qui a voulu ainsi associer la maison de Savoie et la nation tout entière à cette solennité.

L'orateur rappelle le souvenir du maréchal de Mac-Mahon, ce valeureux soldat, dont les habiles dispositions, a-t-il dit, déterminèrent cette victoire qui lui permit d'ajouter à son nom déjà illustre, le nom magnanime de Magenta.

Les cœurs des Français sont profondément touchés de ces attentions délicates. En leur nom, je vous remercie. La France suit avec émotion la commémoration de ces grandes batailles où l'armée franco-sarde fraternellement unit assura la libération de la Lombardie et prépara l'unité et la grandeur de l'Italie. Surtout en ce jour, anniversaire de la bataille, où la France perdit quatre mille de ses enfants, son cœur tout entier est avec vous.

Ici, dans les plaines de Magenta, l'âme italienne et l'âme française vibrent de la même ardeur. Ici, deux grands peuples dont l'histoire a confondu la destinée depuis l'origine une fois de plus mélangèrent leur sang, au cœur de cette Italie, qui naissait alors de nouvelles destinées, se créa un commun patrimoine de gloire inoubliable.

Lorsque le soir, au foyer domestique, en Italie et en France, le vieux soldat raconte ses campagnes, le nom de Magenta apparaît aux jeunes intelligences entourées de la même auréole de gloire et de liberté, et c'est au foyer domestique que se forme la conscience des peuples.

O soldats de Magenta, vigoureux guerriers qui, baïonnette en avant, traversiez au pas de course et à découvert le champ de bataille, je vous apporte le salut de la France et l'hommage de l'armée française. Dormez en paix. Votre sang ne fut pas perdu. Votre gloire ne fut pas vaine. Voyez, c'est l'Italie d'aujourd'hui, puissante et forte, maîtresse de ses destinées, qui veille sur votre repos !

La fin de ce discours est saluée par les cris de : « Vive l'Italie ! Vive la France ! »

Le général Constantin, au nom du ministre de la guerre, le professeur Abba, le préfet de Milan et le sénateur Panizzardi parlent après le colonel Julian.

Ensuite, le duc de Gènes et le colonel Julian, accompagnés des autorités, pénètrent dans l'ossuaire, où ils restent très peu de temps. Les musiques jouent l'hymne royal et la *Marseillaise*.

Peu de temps après, le cortège se reforme au milieu des acclamations et rentre à Magenta.

Le duc de Gènes, le colonel Julian, le préfet de Milan, le consul général de France à Milan et le général Constantin, assistent ensuite à un déjeuner offert par M. Brocca, maire de Magenta.

Les autres autorités ont assisté à un banquet offert par la municipalité.

Ce banquet a eu lieu dans la grande salle de l'asile, décorée aux couleurs françaises et italiennes, et ornée de fleurs et de palmes.

Pendant le repas, la musique a joué plusieurs morceaux.

Au champagne, le représentant de la municipalité a porté un toast en l'honneur de la France. Ce toast a été accueilli par les acclamations des assistants.

Le vice-consul de France a remercié et a bu aux souverains italiens, à l'armée italienne et à l'Italie.

Ce toast a été très applaudi.

Le député de Campi a bu à M. Falieres.

A 2 h. 30, le duc de Gènes et le colonel Julian sont partis pour Buffalora où ils sont arrivés à trois heures et où ils ont inauguré le monument commémoratif de la bataille.

Le maire prononça un bref discours, puis le voile qui recouvrait le monument tomba pendant qu'on jouait la *Marseillaise* et au milieu des acclamations enthousiastes.

Le colonel Julian prononça de nobles paroles, qui furent accueillies par les cris répétés de : « Vive la France ! »

Après des discours du député de Campi et du colonel Rasseval, les élèves de l'école chantèrent un chœur.

Le cortège retourna à Magenta au milieu des acclamations de la population.

Le duc de Gènes, le colonel Julian et les autorités repartirent à quatre heures dix en automobile pour Milan.

## A la Chambre italienne

Rome, 4 juin.

M. Cornaggia, rappelant le cinquantenaire de la bataille de Magenta qui ouvrir, aux armées italiennes et françaises la route de Milan, envoie son salut respectueux à la mémoire des braves soldats qui en versant leur sang assurèrent l'indépendance de l'Italie.

Le sous-secrétaire à l'intérieur, M. Facta, s'associe au nom du gouvernement à ce souvenir patriotique qui rappelle la campagne glorieuse de 1859, qui eut une si grande importance pour la réalisation du grand but d'une Italie libre et unifiée.

Le président, M. Marcora, dit que la Chambre italienne, qui est l'interprète fidèle des sentiments de la nation, s'associe aux nobles sentiments exprimés par MM. Cornaggia et Facta. La journée de Magenta fut le commencement de la guerre de l'indépendance, cette fête est particulièrement celle du Piémont libérateur et de la Lombardie affranchie.

Toutes les maisons sont pavées aux couleurs françaises et italiennes, et c'est aux accents de l'Hymne italien, que le duc de Gènes a été accueilli à la gare où il est arrivé à dix heures un quart, en même temps que les autorités italiennes, le consul général de France à Milan et le lieutenant-colonel Julian, attaché militaire, représentant M. Camille Barrère, ambassadeur de France.

En même temps nous devons encore, ajoute M. Marcora, que l'Italie nous suit un but unique, celui de contribuer efficacement au maintien de la paix et à la cause de la civilisation et du progrès.

Des applaudissements prolongés ont accueilli le discours patriotique du président.

## CHALEURS ORAGEUSES

Les chaleurs orageuses fatiguent et déterminent des vertiges, des migraines, des troubles digestifs. Pour dissiper ces maux et calmer la soif, prenez quelques gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès dans un verre d'eau sucrée.

Contre les migraines, rien ne vaut une compresses d'eau fraîche imbibée de Ricqlès. Employé pour les soins de la bouche et de la toilette, il provoque une sensation de fraîcheur glaciale. Antiseptique, il garantit des épidémies. Éviter les imitations, exiger du Ricqlès. (Hors concours Paris 1900. Grand prix Londres 1908.)

## A l'Etranger

## Le problème crétois

C'est une affaire terriblement embarrassante et l'on comprend que les grandes puissances, qui, par la situation qu'elles ont exercée dans l'île, ont le devoir de s'en occuper, se montrent hésitantes et perplexes avant de prendre aucune décision.

On a fait aux Crétois et aux Grecs plus que des promesses; on leur a laissé parcourir les différentes étapes d'une route dont l'annexion était le terme définitif. Maintenant le chemin accompli est tel que les Crétois touchent presque à ce terme. En juillet prochain, le départ des derniers contingents européens marquera, dans leur esprit, l'heure où devait tout naturellement se rompre le dernier lien qui les rattache encore à la Turquie. Et c'est juste à ce moment qu'on viendra leur dire de patienter encore, d'attendre que les circonstances soient meilleures !

Mais vis-à-vis de la Turquie, elle aussi, l'Europe a pris des engagements formels. Elle a reçu l'île en dépôt, avec obligation de remettre ce dépôt à son légitime propriétaire. Si l'y a engagement de fait envers la Grèce, il y a engagement de droit envers la Turquie.

Les deux sont évidemment contradictoires; la politique qu'on avait cru sage d'adopter était par trop dépourvue de franchise; le moment devait fatalement venir où il faudrait bien manquer de parole à quelqu'un.

Le gouvernement turc déclare sa volonté d'exprimer de s'en tenir à ses titres juridiques qui ne souffrent aucune contestation. Il est résolu à n'admettre aucun changement, si léger soit-il, à la situation de la Crète vis-à-vis de la Turquie. Si la Grèce ou les puissances essayaient de passer outre, il annonce qu'il s'y opposerait par la force. Là-dessus certains gens de criar au bluff des Jeunes-Turcs. C'est bien dit. Il est pourtant certain que les Turcs n'ont pas les mêmes raisons de tolérer chez les Grecs ce qu'ils ont été contraints de subir de la part des Bulgares et des Autrichiens réunis.

D'un autre côté, les puissances, et notamment les puissances protectrices de la Grèce, ont le dessein de ne pas heurter les susceptibilités des Turcs, de ne pas compliquer encore les difficultés de toute sorte qui rendent si pénible et si précaire le fonctionnement du nouveau régime. Il est impossible de songer à un seul instant à employer à leur égard les procédés cavaliers des Bulgares et des Autrichiens. La diplomatie de la triple entente protège, avec raison, contre de pareils procédés. Elle s'est, par cela même, interdite d'en user.

Mais alors que faire ? Je crois que pour le moment il ne faut pas songer à trouver une solution convenable. Le plus habile et le plus sage est de maintenir tant bien que mal le statu quo; si l'on répugne à prolonger un peu l'occupation de l'île, qu'on y laisse, à défaut de quelques compagnies, un ou deux navires chargés de protéger, le dernier vestige de la domination ottomane. La Grèce ne peut, en aucune manière, s'émouvoir et encore moins se fâcher de voir l'Europe se donner ainsi un peu de répit, pour avoir tout le temps de résoudre cette épineuse question.

Il ne semble pas que les Turcs doivent toujours se montrer irréductibles. Quand le nouveau régime sera consolidé, quand ils auront besoin du concours de l'Europe pour améliorer la situation financière et économique de leur pays, on pourra alors reprendre et faire aboutir les pourparlers au sujet de la Crète. Je montrai dernièrement que, sans le consentement des puissances par exemple, le gouvernement ottoman est impuissant à augmenter les impôts indirects ce qui est pourtant d'une absolue nécessité. Si les puissances, comme ce n'est pas douteux, acceptent cette augmentation, elles auront bien le droit de demander aux Turcs quelque chose en échange. L'objet de cet échange serait tout indiqué !

Raymond Recouly.

## DERNIÈRES NOUVELLES

## L'entrevue du Tsar et du Kaiser

Saint-Petersbourg, 4 juin.

Outre le prince de Bilibin, les ministres des affaires étrangères et de la marine accompagneront Guillaume II.

M. Stolypine accompagnera le Tsar. Les deux souverains se rencontreront le 17 juin, à onze heures du matin.

Un déjeuner intime aura lieu ensuite à bord du *Standart*.

Des banquets auront lieu le 17 juin à bord du *Standart* et le 18 juin à bord du *Hohenzoellern*.

Le 18 juin Guillaume II visitera les navires russes. Il déjeunera à bord de l'un d'eux.

L'empereur d'Allemagne repartira le 19 juin, après avoir assisté à un déjeuner à bord de l'*Etoile Polaire*.

On a interdit à la presse de publier des détails relatifs à ces déplacements.

Berlin, 4 juin.

Contrairement aux informations de certains journaux étrangers, on maintient énergiquement, dans les milieux autorisés, que l'initiative de l'entrevue du tsar Nicolas avec l'empereur Guillaume revient au Tsar.

La meilleure preuve en est, déclare-t-on, que l'empereur avait déjà pris d'autres dispositions pour la date en question et dû commander certaines visites, entre autres à Hambourg.

On observe, sur la date et sur le lieu exacts de la rencontre, le silence le plus strict.

On confirme qu'en dehors des personnalités politiques dont les noms ont été déjà cités, les deux plénipotentiaires militaires à Berlin et à Saint-Petersbourg assisteront à l'entrevue.

Quant aux sujets sur lesquels rouleront les entretiens des souverains, ils restent pour le moment le secret des deux monarques, sinon même de l'avenir.

## Une déclaration de M. Stolypine

Saint-Petersbourg, 4 juin.

La Douma a discuté aujourd'hui le projet de loi relatif au changement de confession religieuse de la part des fidèles.

Après que le rapporteur eut fait l'exposé du projet, M. Stolypine a formulé la déclaration suivante :

En présence de l'intérêt général que provoquent les lois de tolérance, il est nécessaire de préciser le point de vue gouvernemental dans les questions qui touchent à la liberté de conscience. Depuis deux siècles les relations entre l'Eglise principale et les autres confessions ont été réglées par la loi. Les législateurs ont, l'Eglise doit être absolument indépendante dans les questions canoniques et dogmatiques. Elle

doit également jouir d'une autonomie complète dans les questions qui relèvent uniquement des règles ecclésiastiques. Mais cependant l'Etat doit se réserver la liberté de réglementer les relations entre lui et l'Eglise.

M. Stolypine fait ensuite ressortir toute l'importance des rapports entre l'Eglise et l'Etat au point de vue de la paix intérieure; puis il prend la défense du projet gouvernemental, surtout en ce qui concerne le passage d'une confession chrétienne à une confession non chrétienne.

« Bien qu'en théorie, dit-il, on puisse être partisan d'une liberté de conscience absolue, il est fort douteux qu'il soit nécessaire de proclamer légalement la liberté de conversion d'une confession chrétienne à une confession non chrétienne. »

A l'appui de cette opinion, M. Stolypine cite l'exemple de l'évolution suivie par les législations de tous les Etats de l'Europe occidentale. Partout, en effet, tout en proclamant le principe de la liberté de conscience, elles ont fait des concessions aux croyances et aux coutumes populaires.

M. Stolypine a demandé ensuite instamment à l'assemblée de faire abstraction de tout intérêt politique et de parti et d'adopter le projet présenté par le gouvernement.

« N'oubliez pas, dit-il en terminant, que cette loi sera sanctionnée par l'Empereur qui, pour plus de cent millions de ses sujets, a été, est, et restera l'Empereur. »

## Les droits d'auteur en Russie

Saint-Petersbourg, 4 juin.

La Douma a voté hier soir en dernière lecture un projet de loi sur les droits d'auteur; aucune modification importante n'a été apportée au premier vote, si ce n'est que, malgré les efforts de M. Miloukoff, la durée des droits a été augmentée et que le délai de trente ans après la mort de l'auteur, primitivement réduit par la Douma, a été ramené à cinquante ans.

En ce qui concerne les œuvres d'auteurs étrangers édités à l'étranger, la liberté de traduction demeure la règle; d'ailleurs le gouvernement n'a même pas jugé utile de livrer bataille sur cette question et il se peut que, lors de la discussion de la loi au conseil de l'Empire, on rétablisse le texte primitif qui prévoyait expressément la passation des conventions avec les pays étrangers. Mais de toute façon, comme je vous l'ai indiqué déjà, le gouvernement russe conclura des conventions littéraires, car il conserve le droit absolu d'étendre aux auteurs étrangers les droits accordés par la loi russe aux auteurs russes; ce droit n'est contesté par personne, pas même par M. Miloukoff qui l'a paré pendant une suspension de séance.

Donc, quoi qu'il advienne, les auteurs étrangers sont assurés de jouir des mêmes droits que les auteurs russes. Je vous enverrai lundi des informations très précises à cet égard, ainsi que relativement à la question de la reproduction des airs de musique ou de chant, sur les cylindres ou disques des graphophones, telle que la règle le projet voté. — René MARCHAND.

## Un nouvel ordre bulgare

Sofia, 4 juin.

Par prescrit adressé à M. Dobrovitch, chef du cabinet secret et chancelier des ordres bulgares, le Roi a annoncé la création, en mémoire de la proclamation de la Bulgarie comme Etat libre, d'un nouvel ordre qui aura le premier rang parmi les ordres bulgares et qui ne sera conféré que dans les occasions rares pour de grands services rendus à la patrie et au Trône.

## Iles sans maître

Christiania, 4 juin.

L'Afterposten annonce que le gouvernement norvégien expose les vues suivantes au sujet de la question du Spitzberg, qui constitue le programme de la conférence appelée à se réunir à Christiania en vue de déterminer à quelle nation appartiennent les îles jusqu'ici sans maître.

Le gouvernement norvégien défend le principe d'après lequel les îles en question doivent rester dans tout statut politique actuel et être considérées comme ne relevant d'aucun Etat.

## COURTES DÉPÊCHES

— Le roi d'Espagne est parti hier de Madrid pour Saint-Sébastien par le Sud-Express.

— Le roi Ferdinand de Bulgarie est parti de Sofia pour faire un voyage à l'étranger.

— L'empereur d'Autriche a reçu la mission ottomane qui lui a notifié l'avènement de Mohammed V.

— Le prince et la princesse Nashimoto sont partis hier soir de Francfort pour Paris.

— La Chambre espagnole a été ajournée sine die pour les vacances d'été.

— La ville de Stockholm a offert jeudi soir un grand dîner de quatre-vingts couverts en l'honneur des hôtes français.

— M. Cabaret, directeur au ministère de l'agriculture, est parti pour Budapest comme délégué au congrès de l'industrie laitière.

— On mande de Rome que l'on a trouvé sur la côte d'un îlot, près de Santa-Teresa-in-Gallura, un cadavre revêtu de l'uniforme de commandant des Messageries maritimes et qui paraît être celui du capitaine Boyer, commandant du *Dumbec*, dont on annonça la disparition le 28 mai dernier, alors que son navire se trouvait dans les parages du cap Bonifacio.

— Une trombe a inondé la partie basse de Santander où les eaux sont montées jusqu'au premier étage des maisons. On ne signale pourtant aucune victime.

— La grève des tramways de Philadelphie a provoqué de nouvelles bagarres au cours desquelles il y a eu plusieurs blessés.

— Une secousse de tremblement de terre d'une durée de trois minutes a été ressentie à Singapour. Il n'y a pas eu de dégâts.

## Figaro à Londres

Londres, 4 juin.

Comme il fallait s'y attendre, l'article du *Times* d'il y a quinze jours a déclenché une violente campagne de presse à Constantinople et la question crétoise devient, sinon inquiétante du moins de plus en plus inquiétante à résoudre. Les Jeunes-Turcs se sont figurés à tort que le *Times* parlait officieusement, et malgré tous les démentis du monde, il est impossible de faire croire le contraire aux journaux de Constantinople et d'Athènes.

Rien n'est plus probable que le gouvernement anglais et les déclarations faites par sir Edward Grey à la Chambre des communes gardent toujours leur valeur.

Quelles que soient les déclarations personnelles du Kaiser au roi de Grèce ou à son premier ministre, le gouvernement allemand n'a nullement l'intention de provoquer le mécontentement du gouvernement turc.

La Grèce sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les sentiments des puissances; son attitude demeure toujours la correction même et rien ne justifie la campagne de presse turque; mais il est à craindre, et cette crainte m'a été exprimée par plusieurs personnes très au courant de la situation, que cette agitation violente et les menaces du continent, et même les Grecs du continent, provoquées par certains Turcs, ne soient considérées par les Crétois, race belliqueuse, comme une provocation.

La presse anglaise est sobre de commentaires sur les affaires de Crète et se borne à

enregistrer les dépêches du continent à ce sujet.

## LA COUR ET LA VILLE

Le Roi, au lieu de la garden party traditionnelle de tous les étés, donnera le 19 juin une réception à Windsor, en l'honneur de l'armée territoriale, à l'occasion de la présentation par Sa Majesté de drapeaux et d'étendards aux nouveaux régiments territoriaux.

Le duc et la duchesse de Connaught, qui accompagnait la princesse Patricia, sont arrivés à Charing Cross, venant de Paris hier soir.

Le ministre de la guerre a reçu cet après-midi, au ministère, les officiers étrangers qui prennent part au concours hippique.

Ces officiers seront le 9 courant les hôtes du conseil de l'armée, qui leur offrira un dîner. Ils iront le 11 juin assister aux manœuvres à Aldershot, où le conseil de l'armée leur offrira une collation.

On remarquera à la réception d'aujourd'hui, au War Office, quinze lieutenants et un commandant italiens, trois capitaines et un lieutenant français, sept lieutenants et un sous-lieutenant belges, cinq officiers argentins, un norvégien, trois canadiens. — J. COUDURIER.

## Figaro en Belgique

## UN GRAVE ACCIDENT

Bruxelles, 4 juin.

Un grave accident s'est produit la nuit dernière au canal de Villebroeck, lieudit les Trois-Trous, où, par suite de la rupture de la voute d'un siphon, les eaux se sont engouffrées dans la rivière la Senne, qui passe en cet endroit au-dessous du canal.

Le canal s'est bientôt trouvé à sec, tandis que la rivière débordait et inondait les campagnes environnantes.

Dans la journée, le canal a pu être endigué et les autorités croient pouvoir garantir le rétablissement de la navigation avant huit jours. Mais on craint que cet accident n'ait pour conséquence un retard de plusieurs mois dans les travaux du port de Bruxelles.

## POUR SAUVER L'HOTEL DE BIRON

L'éloquent article de notre excellent collaborateur Abel Bonnard a attiré l'attention sur l'hôtel de Biron, englobé avec son jardin dans les terrains du Sacré-Cœur et qui va être mis en vente avec eux.

On ne saurait trop demander aux Parisiens de s'intéresser encore à cette merveille : non seulement l'hôtel de Biron, bâti en 1730 sur les plans de Gabriel, est par son élégance à la fois si simple et si fleurie, par ses proportions exactes, un véritable modèle d'architecture; mais ce qui le rend plus précieux encore, c'est qu'il a gardé son jardin à la française, tel qu'il fut dessiné pour lui; il y a entre eux deux un rapport si parfait et si fraternel qu'ils ne seraient pas complets l'un sans l'autre : ils se soutiennent et se renforcent, et c'est cet ensemble qui est un chef-d'œuvre, et qui lui fait sauver à tout prix.

Il est vrai de dire qu'on s'est ému. Notre distingué confrère André Hallays fait campagne avec une activité inlassable. Plusieurs solutions sont proposées : on parle d'installer dans l'hôtel l'Institut de psychologie; le jardin, planté et entretenu dans son caractère, serait ouvert au public : ce serait là un cadeau de santé fait à tous les Parisiens. Les Amis du Louvre iront lundi visiter le jardin et l'hôtel, et lui mieux que le groupe de ces amateurs des arts ne peut goûter, admirer, et défendre de telles beautés. Il n'est pas impossible enfin qu'on trouve le particulier, l'homme magnétique qui, en acquérant et conservant l'hôtel et son jardin, rendrait service à tous et se donnerait à lui-même le plus beau legs de Paris.

Mais il faut se hâter : l'adjudication doit se faire à la fin du mois, le 26 juin, sur une mise à prix qui, de l'avis de tous, est bien au-dessous de la valeur réelle; les terrains du Sacré-Cœur sont répartis en 26 lots ou l'hôtel et son jardin sont pour 10 lots



grève et s'est déclaré prêt à entendre le gouvernement sur les autres cas où l'intérêt public pouvait réclamer la même suspension de garanties. Pour faire œuvre utile, elle tient à ce que ces cas soient formulés dans la loi.

D'autre part, estimant que les formes de la procédure sont les garanties indispensables de la liberté, elle a tenu à les fixer elle-même et non à en laisser le soin aux règlements d'administration publique prévus dans l'article 20 du projet gouvernemental.

#### Une lettre de M. Poincaré

Nous avons publié hier le texte d'une délibération prise par les instituteurs de la Meuse s'engageant d'honneur à ne jamais se faire recommander par des hommes politiques.

M. Poincaré, sénateur, auquel ils ont communiqué cette délibération, leur adresse la lettre suivante dont on savourera la spirituelle ironie tout en appréciant les judicieuses remarques qu'elle contient :

Messieurs les instituteurs et chers compatriotes,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer les conclusions de la délibération prise par vous à la réunion de Saint-Mihiel. Les sentiments qui ont inspiré vos délibérations me sont depuis longtemps connus, et je ne vous ferai pas l'injure de vous en faire un reproche. En toutes circonstances, les instituteurs de la Meuse ont donné l'exemple du dévouement à leurs fonctions, de l'esprit de sagesse et de patriotisme.

En prenant l'engagement d'honneur de ne jamais solliciter de recommandations politiques, vous venez de prouver, une fois de plus, combien vous avez conscience de votre dignité professionnelle. Moi qui ai été votre ministre, et qui suis resté votre ami, je vous rends bien volontiers cette justice que dans vingt-deux ans de vie parlementaire, je n'ai jamais vu aucun de vous me demander un faveur ou un passe-droit. Vous savez du reste que si une demande de ce genre m'avait été par aventure adressée, je n'aurais pas consenti à l'appuyer, et je crois pouvoir dire que les autres membres de la représentation meussienne l'auraient écartée comme moi.

Il nous sera donc aisé, à moi collègues et à moi, de répondre au désir si raisonnable que vous avez exprimé. Nous viurons qu'à l'avenir, nous et vous, dans nos attitudes respectives.

Vous continuerez à remplir avec intelligence et zèle la mission que la République vous a confiée. Nous continuerons à laisser l'administration juge de vos titres et à lui épargner les ingérences, qui, si bien intentionnées qu'elles soient, risquent toujours d'aboutir à des injustices.

Puisse-tout les autres fonctionnaires imiter votre réserve; puisse-tout les hommes politiques y applaudir avec nous.

Croyez à mes sentiments dévoués.

R. POINCARÉ.

#### La retraite des employés de chemins de fer

La commission des finances a entendu hier M. Barthou, ministre des travaux publics, et M. Caillaux, ministre des finances, sur le projet de loi relatif aux retraites du personnel des chemins de fer.

Les ministres ont exposé les raisons pour lesquelles ils maintenaient les propositions du gouvernement, qui sont, on le sait, en contradiction avec celles de la commission spéciale du Sénat.

La commission des finances s'est rangée à l'opinion du gouvernement, et M. Poincaré, rapporteur général, a été chargé de rédiger l'avis.

#### L'aviation

Le groupe sénatorial de l'aviation s'est réuni hier pour entendre M. le docteur Linton, président de la Ligue aérienne, qui lui a exposé l'état des progrès réalisés à l'heure actuelle ou en voie de réalisation imminente. Malgré un temps d'arrêt inévitable dû, notamment, à la rigueur de l'hiver, des progrès considérables sont constatés tous les jours et nous promettront à bref délai de nouvelles surprises aussi bien dans le domaine des avions que dans celui des dirigeables. Des lignes vont être ouvertes d'abord dans la direction du Sud-Est et de l'Est, puis dans la direction Pau avec escale.

Auguste Avril.

#### La Fin du Bookmaker

Le Sénat a voté avant-hier la loi nouvelle sur le pari aux courses.

Elle est pour l'industrie des bookmakers, la « fin finale » comme on dit. Elle porte, en effet, que :

Quiconque aura habituellement, en quelque lieu et sous quelque forme que ce soit, offert, donné ou reçu des paris sur les courses de chevaux, soit directement, soit par intermédiaire, sera passible des peines portées à l'article 410 du Code pénal.

Les peines prévues par l'article 410 sont l'emprisonnement de deux mois au moins et de six mois au plus avec une amende de 400 à 6.000 francs.

Cette loi sera mise en vigueur, dès dimanche, à Chantilly.

Dans la séance où fut voté le projet, un sénateur, M. Rouly, a fait à la tribune un long historique des courses depuis Rome jusqu'à nos jours.

Il a oublié de dire quel fut l'inventeur du Pari Mutuel. C'est M. Joseph Oller qui proposa l'idée dès 1867 et qui fut un des principaux fournisseurs de l'outil nécessaire à son fonctionnement.

L'hommage de cette mention était bien dû cependant à l'homme dont l'invention a rapporté, depuis 1901, plus de 400 millions aux œuvres d'assistance.

André Nède.

#### UNE CONFÉRENCE

DU

#### D<sup>r</sup> Henri de Rothschild

Non content d'organiser à sa polyclinique de la rue Marcadet la belle série de conférences qu'inaugura si brillamment le professeur Dieulafoy, le docteur Henri de Rothschild, donnant à ses collaborateurs le bon exemple, a fait hier, devant un nombreux auditoire, une causerie très documentée et très intéressante sur ce sujet qu'il connaît à merveille : « Les progrès de la laiterie ».

En voici, très brièvement résumés, les données principales :

La mortalité infantile est surtout considérable chez les enfants allaités au biberon; c'est la mauvaise qualité du lait qui la cause le plus souvent. Le lait est mauvais parce qu'il est chimiquement adulteré par l'addition d'eau, de matières colorantes, et écoré; ou bien encore parce qu'il est bactériologiquement impur.

Après avoir défini le lait normal et déterminé ses caractéristiques et les moyens qui nous permettent de reconnaître ses imperfections ou de déceler les fraudes dont les marchands sont coutumiers, le docteur de Rothschild a rappelé que, dès 1893, le professeur Budin résolut d'organiser en France tout un système de défense contre ce danger

social, assurément considérable puisque l'on vend à Paris, tous les jours, plus d'un million de litres de lait. Les conseils de Budin, trop longtemps méconnus, commencent, Dieu merci, à faire autorité. Peu à peu s'organisent de grandes laiteries modèles, seules capables de faire bien, car les bénéfices de l'industrie laitière ne sont suffisants que pour qui vend en gros.

Le conférencier a décrit avec beaucoup de précision l'installation et l'organisation d'une vacherie et d'une laiterie modèles, la stérilisation, la pasteurisation, le mélange, le filtrage, le refroidissement et le mode d'expédition le plus hygiénique. Il a traité encore de la conservation du lait, des services de contrôle. Présentement, le lait de Paris s'améliore incontestablement, mais il est toujours sage de ne le donner aux enfants que bouilli ou stérilisé.

A mesure que l'industrie du lait se perfectionne, la mortalité des nourrissons par gastro-entérite va diminuant. Elle disparaîtra totalement le jour où les efforts des hygiénistes auront obtenu la généralisation des mesures préventives. La ligue contre la mortalité infantile que fonda le professeur Budin et que préside actuellement M. le sénateur Paul Strauss, membre de l'Académie de médecine, joue à ce point de vue le rôle le plus actif et le plus heureux.

La conférence du docteur Henri de Rothschild fut instructive, comme on voit, illustrée d'ailleurs de nombreuses projections, et eut le plus grand succès. Il est à souhaiter qu'elle soit imprimée, en vue d'une plus ample vulgarisation de notions incontestablement utiles au grand public et à toutes les classes de la société.

H. B.

#### La Misère sociale de la Femme

Parmi les changements qui s'accomplissent dans l'opinion et que les vives agitations de notre temps viennent préciser et achever, l'un des plus attachants pour le moraliste est celui qui nous a conduits des Marions honnêtes à la Maslowa pardonnée. Ces femmes, sur qui a pesé longtemps, en plus d'une lourde part de misère humaine, toute la détresse propre à leur sexe, n'ont connu d'abord que la sévérité rigoureuse des lois, la honte de châtimens excessifs et bizarres, le mépris légitime mais inattendu des honnêtes gens et surtout le dédain léger de ceux qui se faisaient avec une égale facilité leurs compagnons puis leurs juges.

Cela a duré des siècles. Cela durera peut-être autant que nous — mais autrement. De nos jours du moins le « pauvre être qui tombe » n'est plus insulté avec cette dureté sans nuances que mérite sans doute le coupable, seul responsable de sa faute. Au contraire, sur la malheureuse pitoyable se penche une intelligente et sensible observation.

On s'est efforcé de la connaître, on en est venu à la plaindre et on tâche enfin à la délivrer et à la relever.

L'histoire de cette curieuse évolution de l'opinion sociale est écrite dans une suite de livres fameux où se reflète le sentiment des époques successives, depuis *Manon* jusqu'à *Résurrection*. Elle est tracée aussi sous une forme vivante et significative dans les estampes et les dessins, qui ont, au moins autant que les romans, contribué à propager l'indulgence nouvelle. M. Léon Bourgeois le dit excellemment :

« Ceux qui ont vraiment touché la foule, ce sont les romanciers et les artistes. Ils ont cherché par le chemin du sentiment à préciser jusqu'à la raison, les uns par l'émotion du drame, les autres par le choc plus direct que donne l'image. Aujourd'hui même, bien que l'œuvre du relèvement ait une organisation méthodique et active, la plume des écrivains et les crayons des artistes sont encore ses plus précieux collaborateurs. »

Ces lignes de l'éminent homme d'Etat sont tirées d'une notice récente. Elles annoncent l'Exposition de la misère sociale de la femme, elles en expliquent l'intention et la portée. En effet, ce curieux récit qui se déroule en une série d'anecdotes piquantes ou cruelles, dans les scènes des œuvres d'art de trois siècles, on a pensé à nous permettre de le lire. Une ingénieuse curiosité d'artistes, et surtout un sentiment de profonde pitié et de véritable bienfaisance, ont inspiré l'idée de réunir une collection des tableaux, des estampes et des dessins consacrés à ces femmes misérables.

Une telle pensée devait venir à ceux qui, pénétrés précisément des sentiments de la bienveillance réparatrice, ont fait preuve d'une pitié agissante : les membres de l'œuvre des Libérées de Saint-Lazare.

On connaît le but élevé que poursuit cette association. Présidée par M. Léon Bourgeois, qu'entourent Mme Denis Barthou, vice-présidente, MM. Lacan et Namy, vice-présidents, Mme Caroline André, directrice générale, Mme Gaiffe, MM. Georges Carré, Pujolat, Mme Louise-L. Brach, Mme Robert Boas, etc., l'œuvre des libérées visite au Dépôt, à Fresnes, à Saint-Lazare et en province les femmes arrêtées, inculpées ou condamnées. Puis, parmi ces malheureuses, elle choisit celles que le vice n'a point tout à fait perdues, elle hâte leur libération et s'attache à les relever à l'aide de toute une organisation sur laquelle il serait trop long d'insister, et surtout grâce à l'intervention incessante et généreuse de ces femmes du monde qui dépendent sans compter toute la force et toute l'intelligence de leur cœur.

En visitant, le 3 juin prochain, la curieuse exposition qu'elles ont organisée avec le concours de M. Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, et d'un grand nombre de collectionneurs, nous irons donc contribuer à leur œuvre courageuse, tout en recevant un pittoresque et émouvant enseignement social et artistique. Ce sera en effet un spectacle original que ce rapprochement des lithographies, des eaux-fortes, des aquarelles, des dessins de plus grands artistes du dix-septième, du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, traitant des sujets analogues, avec les sentiments et la verve les plus variés.

M. le docteur Le Pileur a réuni dans sa collection particulière plus de deux cents œuvres qu'il a consenti à exposer. A Venise, au moyen âge, grâce à ses estampes anciennes, en Angleterre, sous le crayon d'Hogart, nous retrouverons la même comédie brillante et le même drame navrant. Watteau a représenté ce *Départ pour les îles* que l'abbé Prevost a décrit. Sébastien Jaurat, Pavart, Wille et d'autres dessinateurs du dix-septième ou dix-huitième siècle ont figuré les tristes scènes des châtimens publics, des faubourgs, de la Salpêtrière, et reproduit la prison à côté du Palais-Royal, de la rue du Coq et du Petit Vaux-Hall. Plus près de nous, Péguy, Philpott,

Traviès, Daumier, dans leurs gravures et leurs illustrations, ont répété les mêmes tableaux avec à la fois plus de réalisme et moins d'émotion poétique. Cette série s'achève par quarante images représentant les détours peu connus de la prison actuelle de Saint-Lazare.

Sur les collections Loys Delteil, Henri Gallice, Malherbe, Ragault, Beurdeley, Beraldi, Delafosse, Marcel Guérin, l'œuvre des libérées a été autorisée également à prélever de riches contributions. C'est ainsi que Goya voisine avec Debucourt, Philpott, Devéria. La suite complète des célèbres *Lorettes* vieillies de Gavarni, retrouve les illustrations de Traviès ou de Villers pour les *Mystères de Paris*. Les aquarelles de Constantin Guys, les Gueux de Damouréty, les Danseuses de de Beaumont, les Misérables de Daumier, les Satiriques de Félicien Rops, les Montmartroises de Toulouse-Lautrec, nous enseignent par une série de tableaux poignants, au réalisme ingénieux de Steinlen et à la puissante éloquence de J.-L. Forain. Tous sont les noms dominants d'un ensemble d'artistes tout à fait remarquables, où l'on a fait une place encore à la puissante étrangeté des Japonais.

Ainsi, s'étendant sur trois siècles, comprenant des œuvres de plusieurs pays, cette exposition si spéciale offrira un grand intérêt moral et artistique. De Watteau à Daumier, à Steinlen et Forain, elle fera vivre devant nous la grâce lamentable de Manon, la misère douloureuse de Fantine et la pauvre repentir de la Maslowa, ces héroïnes de la faute auxquelles la littérature nous a accoutumés à donner une pensée moins négligente, l'image que la juste et sensible vision des artistes en a fixée, nous les montrera dans leur vérité, telles que nous ne savons ou ne pouvons pas les voir. Nous aurons un instant sous les yeux, directement, le témoignage sincère et pénétrant de ceux qui possèdent l'art de peindre les âmes malades sur les visages menteurs. Et nous gagnerons à ce spectacle curieux de juger la Madeleine éternelle selon le grand exemple d'indulgence qui nous enseigne comment on peut souvent éveiller en elle la femme opprimée.

Taverny.

#### JOURNAUX ET REVUES

##### La légalité

« La légalité est fort impopulaire dans les syndicats ouvriers... Qui dit cela? Quelque réactionnaire? — Non : le citoyen Gustave Rouanet, dans l'*Humanité*. »

Le citoyen Gustave Rouanet serait-il brouillé avec les syndicats ouvriers, avec les confédérés du travail, et tout cela? Non ; mais, pendant qu'il est en train d'avouer, il reconnaît que la légalité n'a guère plus d'admirateurs dans les sections du parti socialiste.

Et il ajoute :

Je suis très frappé, je l'avoue, de l'infériorité de la classe ouvrière française...

C'est drôle !... Mais le citoyen Gustave Rouanet serait-il considéré comme un grand ami de la légalité, lui ? Non... Il a, contre la légalité, des objections. Il la trouve « bourgeoise » ; et, à son avis, on l'utilise trop souvent, cette légalité, « contre la classe ouvrière ».

Evidemment, cela pourrait, à la rigueur, expliquer l'antipathie de la classe ouvrière ; mais aussi l'on peut se demander si le mépris qu'a la classe ouvrière pour la légalité n'est pas la cause des ennuis qu'elle éprouve de ce côté-là...

Enfin, le citoyen Gustave Rouanet considère que, le jour où la légalité « cessera d'être le monopole des gouvernants et des possédants », elle pourra « rendre des services imprévus... » Etc...

Il semble bien résulter de ces propos que le citoyen Gustave Rouanet n'a pas une notion très nette de la légalité. L'usage qu'il veut en faire, l'emploi qu'il lui prétend assigner, le parti qu'on en tirera, le mépris qu'on a pour elle quand on ne peut pas la plier à sa guise, — ce n'est pas du tout cela, vraiment, la légalité.

En d'autres termes, cette notion de la légalité est tout à fait révolutionnaire. En d'autres termes encore, cette notion de la légalité est exactement le contraire de la légalité.

Si le citoyen Gustave Rouanet voulait démontrer que les socialistes unifiés n'entendent rien à la légalité, il l'a démontré en effet, par son exemple.

André Beaunier.

#### La Presse de ce matin

##### Le Journal officiel publie ce matin :

Une loi portant modification du premier paragraphe de l'article 4 de la loi du 2 juin 1894, ayant pour objet de réglementer l'autorisation et le fonctionnement des courses de chevaux.

Des décrets portant attributions de biens ecclésiastiques.

Un décret aux termes duquel M. de Rothschild, membre de l'Institut, est nommé membre du conseil des musées nationaux, en remplacement de M. Michel, décédé.

##### LA POLITIQUE

##### Le Gaulois :

La réforme des conseils de guerre.

La réforme que discute en ce moment la Chambre, c'est, comme le dit l'officier allemand, le commencement de notre décadence militaire. C'est le crépuscule de l'armée régulière et c'est l'aurore de la garde nationale.

##### La Petite République :

A propos de la lettre de M. Poincaré aux instituteurs de la Meuse :

MM. les fonctionnaires feraient sagement en imitant l'exemple des instituteurs de la Meuse et des Bouches-du-Rhône — car, tout-ci, sauf erreur, est le mérite de l'initiative. Ça leur éviterait de se plaindre d'un favoritisme qu'ils peuvent supprimer d'eux-mêmes... en n'y recourant pas.

##### L'Humanité, sous la signature de M. Jaurès :

L'unité syndicale :

Avant tout, il faut sauver l'unité confédérale pour l'avenir. Le peuple ouvrier, écœuré des luttes d'individus, lassé des formules outrécutantes, est prêt à entendre les paroles de raison et de vivante sagesse. Honte à quiconque, sortant de la Confédération, avouera son impuissance et son peu de foi en lui-même !

L'avenir, dans la Confédération, est à ceux qui sauront proposer et pratiquer des méthodes de large recrutement syndical, établir la communication des minorités ardentes et de la masse prolétarienne, combiner l'enthousiasme révolutionnaire et l'action réformatrice incessante, et appeler peu à peu tous les salariés vers les hauts sommets de la bienfaisance sensible de conquêtes graduelles !

A travers toutes ces épreuves et tous ces

conflits, c'est une grande crise d'idées qui s'annonce dans le prolétariat militant. Bien avertis et bien mesquins ceux qui la rapetisseraient à une pauvre querelle d'individus ou de groupes ! La classe ouvrière ne le permettra pas. Et le parti socialiste, fort de son unité péniblement conquise, travaillera aussi à sauver l'unité prolétarienne.

La République française, sous la signature de M. Jules Roche :

Le budget de 1910.

En tenant compte des plus-values qui se sont produites dans les recettes, la situation actuelle du budget en cours fait ressortir, en définitive, d'après le gouvernement lui-même, un excédent de dépenses de plus de 60 millions, — exactement 60 millions 785.024 fr. 68 c.

Mais il faut ajouter à ce déficit l'emprunt de 55 millions inscrit dans la loi de finances : — c'est donc à ce jour, un déficit total de 115 millions pour le budget de 1910.

Cette constatation devrait suffire aux contribuables. Ils auraient pu croire à un déficit beaucoup plus important.

Quant au budget de l'année prochaine, M. le ministre des finances aurait bien tort de se presser. La sagesse lui commanderait plutôt de procéder par crédits supplémentaires jusqu'à ce qu'on envoyât se faire tuer et ce sont ensuite les Français au moment de sa terrible guerre avec l'Allemagne.

Et le docteur ajoute :

« L'Espagne, l'Italie et la France montrent aujourd'hui les effets de leurs luttes sanglantes sur les champs de bataille. La France, particulièrement, de son propre aveu, est une nation affaiblie et décadente. »

Cette réflexion proférée sans égards blessa profondément le professeur de français, M. Poulet.

Tout tremblant de colère, le visage tour à tour rouge et pâle, il se leva, regarda fixement le conférencier et dit d'une voix forte : « Ce n'est pas vrai ! Vous en avez menti. »

Puis, après une légère inclination de tête, il descendit de l'estrade et sortit de la salle.

#### NOTES D'UN PARISIEN

##### LE BON INTENDANT

Comme la vie devient chère ! Tout augmente. Et puis, on n'a jamais eu tant d'occasions de dépenser... Alors, que voulez-vous ? on se laisse aller, on suit l'exemple du voisin, on jette l'argent par les fenêtres. Quel mal à cela ? Au bout de l'année, on s'arrange quand même. Tout s'arrange. Surtout en matière financière. Le procédé est si simple ! Lorsqu'on se voit sur le point d'être un peu gêné, tout le secret consiste à savoir demander des « crédits supplémentaires ».

La leçon vient de haut, et nous est donnée à tous par une dame très riche, mais un peu dépensière. Si elle est prodigue, cette dame est du moins très méticuleuse. Personne ne lui reprochera de mal tenir ses comptes. Aussi vient-elle de s'apercevoir qu'elle a dépensé, l'année dernière, 138.461,98 francs de plus qu'elle ne devait faire et, depuis le 1<sup>er</sup> janvier, 791.785 francs de plus qu'elle n'aurait supportés.

Pensez-vous qu'elle se soucie beaucoup de cette bagatelle ? Elle est trop riche ! Et elle est aussi trop grande dame pour gêner elle-même sa fortune. C'est le soin de son intendant. Elle va le consulter, si elle se sent prise par hasard de quelque vague inquiétude. Or, lui a dit une fois pour toutes : « Ne vous effrayez donc pas ! Ne vous privez de rien. Dépensez toujours. Je saurai toujours vous obtenir quelques petits crédits supplémentaires... »

Quel serviteur admirable ! On me dit qu'il se nomme M. Caillaux. J'ai très envie, s'il y consent, de le charger aussi de mes affaires. Pour me rendre vraiment service, il lui suffirait d'augmenter, dans une proportion bien modeste, sa demande de « crédits supplémentaires » !

D.

#### VILLAGES DE LIBERTÉ

La Société antiesclavagiste de France vient de décider la création de deux nouveaux « villages de liberté » en Afrique. On ignore généralement ce qu'il faut entendre par cette expression insolite. Mgr Graffin, directeur général de la Société, nous l'a expliqué hier, de la meilleure grâce du monde.

Un village de liberté est une agglomération artificielle où les missionnaires réunissent des esclaves affranchis, et leur enseignent à vivre librement de leur travail. A l'aide de l'argent que met à leur disposition la Société antiesclavagiste, les missionnaires réunissent les matériaux nécessaires à la construction des cases, et lorsqu'ils ont recruté des habitants — esclaves rachetés, captifs libérés, fugitifs en quête d'un asile, malades rejetés par leurs maîtres — on édifie les habitations. Après quoi, les champs environnants sont partagés entre les habitants et défrichés avec les instruments agricoles fournis par la mission.

Dès lors, il s'agit d'apprendre aux noirs pareseux et imprévoyants, la nécessité du travail quotidien. Ce n'est pas la plus facile partie de la tâche. On est arrivé cependant à vaincre l'inertie naturelle des habitants. A l'heure actuelle, la Société antiesclavagiste possède vingt-sept villages de liberté, où chacun cultive son champ avec ardeur. Tout naturellement, le sentiment de la famille se développe. Le père veille à l'éducation de ses enfants. Et c'est une civilisation véritable qui, n'étant pas fondée sur la force, s'implante profondément dans le continent africain.

Récemment, Mme la comtesse d'Afrique, présidente d'honneur des dames patronnesses de la Société, a organisé une fête de charité, qui a fourni les fonds nécessaires à la création de deux nouveaux villages. L'œuvre se poursuivra, belle et grande, à l'ombre du drapeau français.

J.

#### ABONNEMENTS DE SAISON

Pendant la saison d'été, le FIGARO reçoit des abonnements au mois au prix de 6 fr. 75 pour la province et de 7 fr. 50 pour l'étranger, partant de l'importe quelle date. Des abonnements au numéro sont également reçus au prix de 20 centimes pour la province et de 25 centimes pour l'étranger.

#### Petite Chronique des Lettres

Avec une harmonieuse et puissante persévérance M. Romain Rolland poursuit sa grande œuvre, son épopée romanesque de la musique, cette histoire de Jean-Christophe dont nous saluons l'aube comme un définitif chef-d'œuvre, et qui s'épanouit d'année en année, de volume en volume, inégalement belle — mais on ne peut pas toujours être sublime — et pleine toujours d'une sève généreuse et forte, bouillonnante de pensées ; c'est aujourd'hui le septième volume de l'œuvre, le troisième épisode de « Jean-Christophe à Paris : Dans la Maison ».

Admettons que ce volume, des pages admirables, dignes de figurer parmi les plus belles qui aient été écrites sur l'humanité : le sauveur Jean-Christophe a trouvé un ami, c'est Olivier, une jeune fille qui « avait toujours besoin d'aimer d'être aimée » ; et sa joie est débordante d'avoir trouvé cette chose rare, impossible, admirable, « un ami transparent à l'ami » ; et sa joie très honnête et très saine l'exprime avec l'audace inconsciente d'un bon Germain sentimental, un peu pesant, un peu lourd, qui ne connaît pas très bien la valeur des mots et n'a pas peur des malines interprétations. Et une fois encore, M. Romain Rolland, qui écrit sa langue avec perfection, a réussi, avec un art vraiment prodigieux, à exprimer la tendresse de Jean-Christophe en cette langue si spéciale que doit parler un Allemand qui saurait merveilleusement le français.

Cette amitié dont Jean-Christophe se réjouit, justifiée en être enivré, nous en sommes charmés, nous aussi ; c'est enfin une occasion pour cet Allemand de génie de réformer des jugements vraiment un peu trop sévères pour la France, jugements dont l'abondance dans les précédents volumes menaçait de nous excéder ; enfin, notre cause est plaidée ; Olivier explique à Jean-Christophe qu'il n'a pas le droit de juger les Français parce qu'il ne les connaît pas, parce que les « quelques aventuriers des lettres, de la politique et de la finance », coudoyés et observés par lui ne représentent ni de près ni de loin un peuple qui depuis plus de dix siècles agit et crée, « un peuple qui a pénétré le monde à son image par l'art gothique, par le dix-septième siècle et par la Révolution ; un peuple qui, vingt fois, a passé par l'épreuve du feu et s'y est retrempe, et qui, sans mourir jamais, a ressuscité vingt fois ». Avec les yeux de cet ami, Jean-Christophe va apprendre à connaître, ou du moins à soupçonner cette France où tous travaillent, et le vieux savant sceptique, et l'ingénieur pessimiste, et le prêtre, et l'anarchiste, et tous ces orgueilleux ou ces découragés ; et il poursuit sa vie, appuyé à ce bras fraternel, et son génie s'épanouit, s'élargit et, à travers le grand Paris, il aperçoit quelques figures contemporaines, — occasion pour M. Romain Rolland d'essayer ses griffes, — jusqu'au jour où le mort de Louisa, sa douce maman, le rappelle, malgré les dangers qui le menacent en Allemagne, où son ami vient le rejoindre et où, dans un tableau de quelques lignes admirables de force, de douceur et d'émotion, nous voyons ces deux jeunes gens accourus pour veiller une vieille maman et qui peu à peu sont pris tous deux par le sommeil, cependant que Louisa, la morte, « souriait avec douceur et semblait heureuse de veiller ses deux enfants »...

Les enfants sont d'incomparables héros de romans, il n'en est pas de plus attendrissants ni de plus captivants ; leurs douleurs — car ces petits êtres ont de grandes douleurs qu'on ne comprend pas toujours — leurs chagrins mêmes sont pathétiques infiniment et, dès qu'un écrivain se présente au public en tenant par la main des petits enfants, sa cause est gagnée, pour peu qu'il sache parler d'eux avec sensibilité, et surtout, avec vérité ; alors, le lecteur le plus sceptique retrouve ses naïvetés d'enfant ; il est tout prêt à vibrer, à frémir, à pleurer avec le romancier. M. Léon Flandrin en fait l'expérience avec cette inoubliable *Maternelle* où nos petits faubourgeois de Paris sont évoqués si puissamment. Mme Myriam Thélén aborde avec *la Mésangère*, paru chez Plon, un sujet sensiblement analogue. Cette assimilation, qui serait venue nécessairement à notre esprit, M. Etienne Lamy, dans la belle préface du livre, la prévient ; oui, c'est la même pensée, ce sont les mêmes héros, petits faubourgeois de la *Maternelle* ou petits Bretons de la *Mésangère*, aussi mal portés, aussi maltraités, autant l'un que l'autre inhabiles à embrasser ; c'est, dans les deux livres, la détresse profonde, universelle, l'enfance du pauvre se prolonge sans s'élever, semblable encore par une peinture brutale, identique des faits, et aussi par la douceur, la compréhension de l'éducateur.

Mais ce qui sépare les deux livres et les deux héroïnes, ce qui inspire à M. Etienne Lamy une prédilection marquée pour le second, c'est que l'une, « la Maternelle », est une âme laïque, unique, occupée à soulager de son mieux les maux qu'elle couloie sans soupçonner pour eux aucun remède ; l'autre, au contraire, possède le livre de messe remis par l'institutrice parisienne ; elle y puise non seulement la force nécessaire pour accomplir sa mission, mais aussi l'agréable certitude que tous ces maux, toutes ces blessures, tous ces méchants instincts peuvent être pansés, guéris, effacés par la religion.

Telle est la tendance, hautement louée par M. Etienne Lamy, du roman *la Mésangère* ; pour moi, si le livre de Mme Myriam Thélén m'apparaît moins puissant, moins solidement charpenté que celui de M. Léon Flandrin, j'ai tout de même trouvé d'exquises qualités de tendresse et d'émotion, une très belle sincérité d'observation et cette marque inimitable de la réalité : « détails qu'il faut avoir surpris pour les écrire, mots qui se cueillent seulement dans la saison première sur de jeunes lèvres et que plus tard le génie même, inférieur à l'enfance, n'enlèverait pas. »

M. Jean-Louis Vaudoyer est un poète, un poète de très réel talent et, même lorsqu'il écrit des romans, il ne cesse pas d'être poète ; il a beau s'efforcer de rester dans la réalité, il a beau observer les hommes et noter les événements avec un sens psychologique très fin et très délicat, il aboutit toujours à la découverte de petites fleurs bleues et non de grossières et sensuelles réalités. Et c'est excellent pour la renommée de ses héros ; j'ai déjà noté la prédilection du public pour les amours qui restent chastes ; autant le lecteur s'irrite contre elles dans la vie, autant il se réjouit de les voir exalter dans les poèmes et dans les romans ; c'est une occasion pour lui d'être vertueux sans aucune gêne personnelle. Et voilà pourquoi il aime les héros de la *Bin-Aimée*, le roman que M. Jean-Louis Vaudoyer publie chez Calmann-Lévy ; il admirera l'abnégation de Simon épris éperdument de Primrose de







## AU CHATELET — Cléopâtre



M. Nijinsky

militaires et a revêtu un costume appartenant à son frère Maurice.

On le croit parti avec une fille Castel, qui réside dans le quartier.

Guerin, qui a déjà subi une condamnation, avait été placé par bienveillance au 114 au lieu d'aller aux bataillons d'Afrique. On voit qu'il ne s'est pas amendé.

## DÉPARTEMENTS

## LE SABOTAGE DES LIGNES

Tours. — Le parquet de Tours s'est transporté à Châteauneuf-Lavallière, où des actes de sabotage ont été commis sur la ligne de Paris à Bordeaux. Tous les signaux ont été empoisonnés.

## TUÉS PAR L'ORAGE

Hazebrouck. — Un orage épouvantable s'est abattu la nuit dernière sur la Flandre maritime qu'il a dévastée. La foudre, tombée à plusieurs reprises, a commis des dégâts importants et fait des victimes. A Coudekerque-branche, elle a incendié une ferme après y avoir foudroyé dix chevaux. A Serus, village situé à sept kilomètres d'Hazebrouck, elle est tombée sur une maison ouvrière : le mobilier a été réduit en cendres et il y a eu trois victimes : Louis Oudoire, ouvrier, âgé de quarante-trois ans, a été carbonisé dans son lit ainsi que sa femme âgée de quarante ans et un bébé de trois mois qui était en nourrice chez eux.

On signale plusieurs autres sinistres qui ne comportent heureusement que des dégâts matériels. La population de la région est très douloureusement impressionnée.

Argus.



## LA SAISON RUSSE

Rousslan et Ljudmila (1<sup>er</sup> acte), opéra de Michel Glinka; les Sylphides, rêverie romantique, en un acte, musique de Chopin; Cléopâtre, drame chorégraphique, en un acte, musique de A. Arensky.

Le critique Stassow nommait Rousslan la martyre de notre temps ; il est à craindre que l'œuvre de Glinka soit également la victime de notre époque et de bien d'autres dans la suite. Pourquoi ? Parce que Rousslan appartient à cette sorte d'ouvrages inégaux qui ne se supportent que par fragments, et qui offrent, avec les marques d'un génie certain, le témoignage de très nombreuses faiblesses.

Aimer Rousslan en un temps où il est de bon ton de n'aimer que les violences les plus expatriées ou les subtilités les plus anodines, aimer Rousslan alors que chacun hésite entre le hurlement et le bégalement, c'est plus qu'un paradoxe, c'est presque un vice. Certaines gens ont ce vice ; et j'avoue que je partage leur mauvais goût. Il existe des ouvrages qui défient le temps : il en est d'autres qui, pour être goûtés avec quelque plaisir, jugés avec quelque justice, demandent à être reportés à l'époque où ils furent conçus. Rousslan est de ces derniers. Prendre comme terme de comparaison le génie spontané de Moussorgsky, le talent prestigieux, mais peut-être tout aussi transitoire de Rimsky, c'est être injuste et inconséquent, c'est surtout vouloir obstinément demeurer insensible à la qualité dominante de Rousslan et qui est la poésie.

Mais, comme nous ne jugeons pas par parti pris et à l'aide de clichés dument consacrés, il est entendu que Rousslan est d'inspiration italienne, comme il est entendu, malgré l'opinion des Slaves eux-mêmes, que Tchaïkovsky est dépourvu de toute saveur slave.

Nous estimons que la Foire de Sadko est bien russe : nous acceptons même la finale de la 2<sup>e</sup> Symphonie de Tchaïkovsky parce qu'il est d'un mouvement rapide et d'un rythme décidé ; nous réprouvons à certaines mélodies de Rimsky ou de Borodine qui « dégaient une expression slave très pénétrante », bien qu'elles soient orientales et pas le moins durement russes ; mais toute mélodie qui n'est point persane, tout rythme qui n'est pas déhanché, nous apparaissent comme devant être « italiens ».

J'ai entendu une sorte de cantilène populaire que chantent en Ukraine les filles qui reviennent du labeur ; transportée dans un opéra, elle a la Dame de Pique ou Eugène Onéguine et chantée à Paris, elle eût servi à dire une fois de plus combien le talent de Tchaïkovsky avait été influencé par l'art italien.

Le lyrisme slave, il faut en convenir, a parfois des molleses qui apparemment au lyrisme de la péninsule ; l'une et l'autre race sont également riches en « voix naturelles » ; ajoutée à cela l'énorme quantité de musiciens venus d'Italie en Russie au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, et vous ne serez pas surpris que se soit établie une double tradition, où sont mêlés le génie du Nord et celui du Midi.

C'est précisément de cette confusion que Glinka fut la victime, du moins de notre temps. M. Saint-Saëns a naguère dénoncé avec l'esprit le plus mordant la simplicité de jugement de ces critiques qui « ont déclaré que Glinka était un compositeur italien et Rubinstein un compositeur russe, n'admettant comme vraiment russe que l'école ultramoderne dont M. Balakirev est l'illustre et très remarquable chef ».

Le classique air italien, cabalete comprise ! Voilà tout le crime de Rousslan avec — dans le premier acte — un de ces vastes tableaux sans mouvement, sans grande action, que l'on rencontre dans nombre d'opéras russes (même et surtout ceux de Rimsky) et qui n'ont pas le don d'exciter l'intérêt du public. Le rapprochement établi entre Weber et Glinka est d'une injustice frappante.

Liszt avait bien discerné cette parenté lorsqu'il disait à Glinka, qui avait ne pas goûter profondément Weber : « Je te crois bien, Weber, et vous, vous êtes

deux rivaux qui courtisez la même femme ».

Mais qu'importe Liszt et Saint-Saëns ; qu'importe Berlioz, qui trouvait le talent de Glinka « souple et varié », qui aimait les « accents imprévus de ses mélodies », son art de « grand harmoniste », et son orchestre « un des orchestres modernes les plus neufs et les plus vivaces qu'on puisse entendre » ; Berlioz, qui haïssait la Sonnambole et qui aimait Glinka, qui lui consacrait un feuillet des Débats et faisait jouer, en 1845, au concert des Champs-Élysées, le rondo de la Vie pour le Tsar, et la Lesquinka de Rousslan !

Qu'importe ces illustres recommandations ! Glinka restera toujours un compositeur embarrassé d'italianismes, le compositeur qui entendit en 1830 la première de la Sonnambole en Italie et prit des leçons de chant de la Fodor. Tares irrémédiables !

Et savez-vous contre qui Rousslan, qui parut barbare aux Russes eux-mêmes, eut à lutter à Pétersbourg ? Contre les loges du théâtre italien qui venaient de s'ouvrir ; contre Lucie, contre les Puritains, contre la Sonnambole elle-même ; et savez-vous aussi qui ses meilleurs amis, ses plus sincères admirateurs, Wierhorsky, Koukolnik, Odoïewsky, lui proposaient en exemple ? — un « astre nouveau qui venait de se lever » : un Italien : Verdi.

Les beautés de Rousslan sont destinées, semble-t-il — sauf en Russie, aujourd'hui, — à passer inaperçues ; et lorsque je prononce le nom de beauté, il ne s'agit ni de l'insipide cavatine, que Mme Lipkowska a d'ailleurs chantée d'une façon ravissante, ni même de la fameuse ouverture dont les deux idées sont de médiocre valeur, et qui manque de signification malgré son orchestre brillant et plein de fraîcheur ; mais de l'émouvante simplicité des deux chants du Baïane, du quintette où se détachait si puissamment hier soir la belle voix de contralto de Mme Zbrouewa, du chœur à cinq temps, et surtout du canon à quatre voix qui s'élève mystérieusement dans la nuit sur un murmure apaisé de l'orchestre, méditation pleine de la plus suave expression et qui ne tire son effet que de la gravité attendrie de la pensée musicale.

Pour bien connaître Rousslan, il faudrait d'ailleurs l'entendre en entier.

Le premier acte est sans doute le meilleur au point de vue de l'unité ; mais le comique de Farfall n'y apparaît point ; ou sont et le rondo dont Chaliapine fait la plus hilarante drôlerie, et le chœur persan du troisième acte, et l'andante de l'air de Raimir, et la Marche de Tchernomor, et le scherzo des Pleurs harmoniques, et le chœur de la grande finale ! Mais il est probable que, dispersés dans un ensemble inégal, ces pièces délicieuses eussent passé inaperçues.

Quoi qu'il en soit, M. de Diaghilew a bien fait et a agi pieusement en faisant entendre à Paris le premier acte d'une œuvre qu'un compositeur français fut le premier à admirer, il y a soixante-quatre ans.

Il a entouré Rousslan d'un cadre somptueux ; j'y ai retrouvé, je crois, le bel décor que M. Korovine a peint pour Pétersbourg, et quelques-uns des meilleurs artistes de la-bas : Mmes Lipkowska et Zbrouewa, le baryton Karslow, tendre et puissant Rousslan ; M. Smirnow et M. Dawydow, qui ont chanté tour à tour à la première et à la répétition générale, et avec un égal succès, le rôle du Baïane ; M. Charonov et M. Zaporozetz ; enfin les chœurs admirables de M. Avranek (que nous entendrons bientôt seuls et dans un superbe répertoire), les foules disciplinées de M. Sanine et l'orchestre que dirige remarquablement M. Cooper.

Nous aurions beaucoup de peine à dire, comme du temps de M. Lemonley : « Passons des bocages de la danse » ; car les bocages furent rares dans Rousslan ; quant aux « glaciers » jamais il n'y en eut moins, ni sur la scène, ni dans le public, qui, très justement, s'enthousiasma pour le spectacle le plus beau qu'il ait vu.

On ne raconte pas un ballet ; moins encore les Sylphides et Cléopâtre que lui autre.

Le « divertissement », genre qui fut français naguère, est aujourd'hui l'apanage de la Russie. Je crois qu'on ne trouverait pas facilement un autre pays qui sache, avec une si heureuse harmonie, rejoindre la vue sans offenser les oreilles.

Les Sylphides nous ramènent à peu près au temps où le docteur Véron « le bourgeois de Paris », dirigeait l'Opéra, où Fanny Elssler dansait le Diable boiteux, où la Tagliani excitait ses vils amoureux dans la Sylphide. Un décor baigné de lune, où se détachent les vultures profonds d'arbres fantastiques et la silhouette d'un vieux château ; vingt-cinq sylphides, au teint pâle, aux cheveux noirs ramenés en bandeaux, aux chairs laiteuses, à la jupe de mousseline demi-longue et douloureuse : c'est le décor, ce sont les costumes, d'une tonalité exotique d'un sentiment romantique et profondément évocateur qui dessinent et peignent M. A. Benois ; ce sont les groupements exquis et singulièrement expressifs d'une magnificence M. Fokine. Et dans ce cadre on entend de la musique de Chopin ; sacrilège qu'atténue quelque peu l'instrumentation de maîtres tels que Liadow, Glazounow, A. Tanciewicz, Sokolow, et surtout l'inoubliable spectacle qu'offrent les danseuses et le corps de ballet.

Dans ce décor vaporeux, sur cette musique d'un caprice mélancolique si admirablement attendri, il fallait le caprice, la mélancolie, la tendresse. Il y eut la Pavlova et la Karsavina. La première, au port de bras merveilleux, noble dans la légèreté, et subtile dans le caprice dans un nocturne, une mazurka, une valse ; la seconde fut la mélancolie, la tendresse même, dans ses pas mesurés et fins, où le métier paraît s'abolir jusqu'à l'indolence, et la nervosité jusqu'à la langueur. Il y eut enfin Nijinsky qui — par un prodige — nous contraignit, lui qui possède d'élégance, à ne point mériter d'un homme qui ose se mêler à ces groupes qui semblent légendaires tant ils ont d'aérienne suavité.

Cléopâtre, moins encore, ne saurait se dépeindre ; et le sujet y importe aussi peu. C'est en raccourci l'histoire que conte dans sa Nuit de Cléopâtre Théophile Gautier.

Ici aussi les arts se mêlent, mais avec

une violence qu'ignorent les Sylphides ; autant le premier est vaporeux, imprécis et subtil, autant l'autre est violent, hurleur, contrasté.

C'est M. Léon Bakst qui en a point l'admirable décor, les costumes, les accessoires, et je ne saurais dire à quel point est belle son audace, heureuse son imagination. L'ardeur brutale de ces tonalités, les harmonies sombres ou vives de ces costumes, ces chevelures qui hurlent de leur bizarre assemblage, ces taches, ces lumières qui devraient se crispier et qui se fondent, constituent à elles seules une atmosphère miraculeuse, une atmosphère qui suffit à susciter l'émotion.

Car ce ballet, ce divertissement, ce drame chorégraphique, est émouvant ; et certes ce n'est pas la seule force de la musique qui suffit à lui communiquer ce pouvoir : celle d'Arensky, qui souligne toute la partie mimée, est faible, molle, sans expression, sinon la plus vulgaire et la plus banale ; seul le Préluce qui est de S. Tanciewicz, l'arrivée de Cléopâtre (Mlada, de Rimsky-Korsakow), la Danse du voile (Rousslan), la Bacchanale (les Quatre saisons, de Glazounow), le Finale (Danse persane de la Khorachina, de Moussorgsky) ont du relief et souvent de la beauté. Mais c'est une fois encore l'union merveilleusement artificielle de tous ces arts qui constitue l'absolue beauté du spectacle.

C'est la musique parfois, ce sont les groupes de M. Fokine souvent, ce sont les danseuses toujours.

C'est Mme Pavlova qui joue Ta-Hor et qui s'y montre mime aussi tragique qu'elle est expressive dans ses pas ; c'est Mlle Karsavina qui, dans le pas du Voile, mêle sa grâce souple et spirituelle à la prestesse virtuosité de Nijinsky ; c'est Mme Ida Rubinstein, belle d'une beauté étrange et savoureuse, qui assoupit son corps aux rythmes du geste égyptien et pourrait, la Cléopâtre aux cheveux bleus clairs, qui pourrait dire avec l'Ilérodiane de Mallarmé :

... et vous Métaux qui donnez à ma jeune chevelure Un splendide fatalité et sa massive allure...

Ce sont tous ces groupes animés de la joie la plus triépidante : ces danseuses juives que conduit Mlle Cholar, dont le pas voluptueux et ardent s'achève en frémissement sur un tambourin ; cette Bacchanale, orgie somptueuse de gestes et de couleurs, qui mènent avec un ardeur frénétique Mmes Sophie Fedorova et Fokina ; ce sont les Silènes hilares, les corymbantes, les danseuses égyptiennes, les esclaves de Cléopâtre, qui bondissent, s'enlacent, se séparent pour s'unir à nouveau, semblables à ces muses dont parle l'Épique et qui « mènent autour de la fontaine violette les danses belles et désirables ».

Robert Brussel.

## LA SOIRÉE

## LA SAISON RUSSE

Le troisième spectacle de la « saison russe » comprenait le premier acte de Rousslan et Ljudmila, opéra de Michel Glinka ; les Sylphides, que le programme qualifie une « rêverie romantique » ; et Cléopâtre, « drame chorégraphique », de M. Arensky.

Je ne vais pas une fois de plus y aller de ma petite narration descriptive. Chez Nicollet-Astruc c'est de plus en plus fort, de plus en plus pittoresque, de plus en plus coloré, que dis-je ! de plus en plus russe !

Il convient seulement de signaler l'apparition dans notre ciel dramatique occidental de deux étoiles d'Orient.

L'une, c'est la Pavlova, déjà célèbre à Saint-Petersbourg et qui bien certainement est une réincarnation de Terpsichore. Quelle grâce dans les mouvements des bras, quelle virtuosité dans ceux des jambes, quelle séduction dans l'ensemble ! La Pavlova a fait des pieds et des mains, et elle est arrivée à la perfection et à la gloire.

Mme Ida Rubinstein, que l'on a acclamée également pour la première fois ici, nous est arrivée entourée d'un peu de romanesque — ce qui a son charme et son attrait dans tous

les pays. Mme Ida Rubinstein est, paraît-il, une femme du monde qui fit florès dans les salons de la-bas. Bien que mariée et fort riche, elle n'a pu résister à l'impérieuse vocation qui la poussait vers le théâtre, et après avoir dansé Salomé à Saint-Petersbourg, la voici qui vient se faire acclamer chez nous dans Cléopâtre.

Nul doute que certaines cantatrices mondaines parisiennes de grand talent n'envisagent avec intérêt et envie le succès de Cléopâtre — à moins que ce ne soit avec une certaine « collègue » qui eut le courage, et aussi la possibilité, de monter sur ces planches où, quoi que l'on dise, poussent les plus désirables lauriers. Quel thème pour les fives d'clock !

— Ça ne vous tente pas, ma chère amie, mais avec nos satanés préjugés, nos maudites conventions... Et mes enfants ! Et mon mari ! Et ma belle-famille surtout ! C'est déjà assez d'histoires que je chante dans des matinées de bienfaisance !

Le saleté était comme à l'ordinaire exceptionnellement brillante. C'étaient à peu de chose près la même attribution des loges et des fauteuils. Seules les toilettes des élégantes étaient changées. Cette « saison russe » est pour un bon nombre de femmes du monde et d'actrices une magnifique occasion d'étaler très ostensiblement à chaque représentation les inépuisables richesses de leur garde-robe. Les habitués cherchent aux mêmes places les habiletés titulaires, lesquelles se gardent bien de remettre deux fois de suite la toilette de bal saumon ou paille dont l'impression délicate est demeurée au fond de toutes les mémoires.

Naturellement, on a beaucoup parlé des fameux décors impressionnistes russes en faveur desquels l'éminent peintre Jean-François Blanchet prononça ici même une plaidoirie. On a beaucoup discuté sur l'esthétique décorative et, comme d'habitude, de la discussion naquit l'obscurité.

Tandis que la « saison russe » conquiert à la pointe des pieds et des larynx notre admiration, les théâtres parisiens s'agitent. Ils y en a quelques-uns que Dieu mène.

La direction du Vaudeville a passé momentanément la main à M. Frohman, qui présente — c'est l'expression des affiches — Peter Pan ou le Petit garçon qui ne voulait pas grandir, de M. J.-M. Barrie.

Cette fois, c'est un peu « le petit garçon qui ne voulait pas s'en aller », car Peter Pan — qu'incarner toujours si joliment miss Pauline Chase nous fut déjà présenté l'année dernière à la même époque. Il a bien raison, mais d'insister, car ses aventures extraordinaires sous la terre et en pleine mer ne peuvent que passionner les petits garçons et les petites filles qui n'ont pas encore feuilleté cet album aux images vivantes.

Le théâtre des Nouveautés, obligé par une série de malchances de remettre décidément à la saison prochaine sa nouvelle pièce, a eu la bonne idée de répéter vivement et de mettre sur l'affiche Moins cinq ! la très amusante pièce de Paul Gavault et Georges Berr, qui figure en bonne place au Panthéon vaudevillesque.

Il ne s'agit pas d'une « distribution d'été » puisque ce sont Mmes Magda Simon, Jenny Rose, Lepage, Delys, Baril, etc., et MM. Germain, Matrat, Gorbys, Rozemberg, Landrin, etc., qui mènent avec une verve endiablée le train de cette joyeuse et spirituelle folie.

La Porte Saint-Martin a repris une vieille mais curieuse pièce de Collé : la Partie de chasse de Henri IV et ce triomphant Abbé Constantin dont la séparation de l'Eglise et de l'Etat ni la confiscation des biens du clergé n'ont altéré la sérénité et la bonne humeur.

Le théâtre Michel, lui, a corsé encore son programme en y ajoutant les Deux Courtisanes de Francis de Croisset, décoration poivrée et pimentée servie dans un vase antique, pour le plus grand plaisir de ceux qui aiment le risqué et le roide, artistiquement et littérairement présentés.

Enfin le Trianon-Lyrique, infatigable, a repris Josephine vendue par ses sœurs, et grâce au joli courant d'airs... de Victor Roger, les spectateurs, rafraichis et ravis, ont jeté loin d'eux leurs éventails.

Monsieur de l'Orchestre.

## COURRIER DES THÉÂTRES

AUX NOUVEAUTÉS. — Le théâtre des Nouveautés a fait hier une brillante reprise de Moins cinq, qui eut au Palais-Royal, voici quelques années, une heureuse carrière. Le vaudeville de MM. Paul Gavault et Georges Berr n'a rien perdu de sa belle humeur, de son entraînement, de sa gaieté facile et débordante ; il est monté avec beaucoup de soin et l'interprétation est excellente. La gravité comique de Germain, qui tient le rôle de Eugène Rossillon, a beaucoup divertit le public. M. Matrat a composé une amusante silhouette d'un Brichanteau de province. MM. Rozemberg, Landrin, Mmes Magda Simon, Jenny Rose, Lepage et Delys ont eu leur part du succès. — F. C.

Les Deux Courtisanes, de M. Francis de Croisset, ont été représentées, avant-hier soir, pour la première fois, au théâtre Michel. La pièce, créée il y a sept ans, a conservé sa piquante saveur et son charme léger. On dirait d'une de ces petites comédies écrites spécialement pour les petits-matras et les belles dames du dix-septième siècle : bien que fort lestes, à aucun moment elle ne choque. Le dialogue entre la courtisane antique et la courtisane moderne, d'un ton si osé, est le plus souvent exquis. Comme l'écrivait au lendemain de la création le regretté Catulle Mendès, « c'est un chef-d'œuvre de grâce légère et de sens profond qui fait penser à un conte où Théophile Gautier aurait collaboré avec Voltaire ».

M. de Croisset a trouvé dans les Deux Courtisanes une interprétation de premier ordre. Mlle Renée Félène, dont c'était la rentrée au théâtre Michel, a donné au rôle de Maud, la courtisane moderne, une note de charmant modernisme et aussi tout l'éclat qu'on lui connaît. Le rôle de Nérée, la courtisane antique, nous a révélé une jeune artiste, Mlle Jeanne Dirys, aux précieuses qualités, et qui joue son personnage avec une autorité, un style classique parfaits. Très noble de gestes, d'une voix bien posée, elle a vraiment fait revivre la courtisane évoquée par la table que font tourner Maud et son jeune ami Robert, personnifié par M. Félix Andler, avec une tenue qu'on souhaiterait égayée d'un peu plus de comique. Mlle Gabrielle Chalon est une opulente soubrette.

Le succès des Deux Courtisanes a été très grand et très légitime. Cette jolie pièce complète de la plus heureuse façon l'amusant spectacle du théâtre Michel : Effets d'optique, de M. Romain Coolus, le Premier pas, de MM. Michel Carré et Georges Menier, et aussi un petit acte original de M. Lucien Mayrauge, le Mari en bois, qui paraissent pour la première fois sur l'affiche et qui a été très bien accueilli.

## Ce soir :

A l'Opéra, à 8 heures, pour la représentation de gala donnée par Mlle Selma Kurz, M. Smirnow et Mlle Kachinskina, Rigoletto (Mlle Selma Kurz, M. Smirnow, Mlle Laprevette, MM. Notté, A. Gresse, Lequien) ; Coppélia (avec Mlle Kachinskina, M. Legat, à la tête du corps de ballet).

Au Châtelet, « Saison russe », à 9 heures, 1<sup>re</sup> représentation d'Une nuit de Valpurga (abonnement C), chanté par M. Chaliapine, Mme Lipkowska et toute la troupe.

On commencera à 9 heures précises. On n'entrera plus dans la salle après le lever du rideau.

A la Comédie-Française, à 9 h. 1/4, Connaissais-je, avec cette distribution :

Clarisse de Sibiran MM. Paul Mounet, Anna Donicéris, Leconte, Le général de Sibiran MM. Paul Mounet, Donicéris, Raphaël Duflos, Jean de Sibiran, Delhelly, Pavani, Georges Grand, Un valet de pied.

On commencera, à 8 h. 3/4, par Modestie (MM. Dessonnes, Paul Numa, Mlle Provost).

A l'Opéra-Comique, à 8 heures précises, 45<sup>e</sup> représentation de l'Aboumouton du samar (série A), la Fête enchantée (Mme Marguerite Carré, MM. Ed. Clément, L. Fugère, Mlle Korsoff, M. Nivette).

A l'Odéon, à 8 h. 1/2, les Danicheff (MM. Desjardins, Bernard, Vargas, Grétillet, Chambréuil, Fabre, Mmes Grumbach, Vénat, Albane, Kerwich).

Aux Variétés, à 9 heures précises, 334<sup>e</sup> représentation du Roi (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricé, Simon Petit, etc. Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lanteline dans le rôle de Marthe Bourdier).

On commencera à 8 h. 1/4, par Un mari trop malin (Mlle Chapelas, Harnold, MM. Roeder, Dupuis, Reusy).

Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, la Sorcière (Mme Blanche Dufrène et M. Maxudian).

Au théâtre lyrique municipal (Galté), à 9 heures, miss Isadora Duncan dans ses « Danses antiques » avec le concours de l'orchestre Colonne, sous la direction de M. Edouard Colonne.

Au théâtre Réjane, à 9 heures, dernière représentation de la Fille de Jephthé ; 9 h. 3/4, le Refuge (Mmes Réjane, Dumesnil-Grassot, Blanche Toutain, MM. Garry, Castellan, Duquesne).

Au théâtre Michel, à 9 heures, les Deux Courtisanes (Mlle Renée Félène, Jeanne Dirys, Gabrielle Chalon, M. Félix Andler) ; le Mari en bois (Mlle Danjou, M. Félix Andler, Miller) ; suite des représentations de Mlle Cécile de Mérode dans le Premier pas, et de M. Le Gallo dans Effets d'optique (Mlle Alice Nori, Hélène Dutrieu, MM. Harry Baur, Bressol, Keller).

Aux Capucines, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Louise Balthy, Paris-Sport, revue (Mmes Louise Balthy, Drette Sarthys, MM. Berthez, Darnley, Orsy) ; Y a une suite ! (Mlle Merindol, Cabanel, MM. Prad, Blanchet) ; Petite tache (Mlle Bouquy, MM. Orsy, Jalabert).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, la Grande Mort, le Bec de gaz, le Déluge, la 3<sup>e</sup> section, le Jeu de l'amour et des beaux-arts, Ce bon docteur.

Le Refuge sera joué ce soir pour la dernière fois, cette saison, au théâtre Réjane.

Comme on l'a vu plus haut, c'est ce soir, à 9 heures, que Mme Isadora Duncan offrira aux Parisiens ses nouvelles danses sur des musiques de Beethoven, Chopin, Grieg, Mendelssohn, Tchaïkovsky et Dvorak.

Arvensé Lupin, repartait ce soir sur l'affiche de l'Athénée. En tête de la distribution : MM. André Brulé, Escoffier, André Lefaur, Mlle Barrely et Maud Gauthier.

Hier : Comme nous l'avions annoncé, Mlle Mary Garden n'a pu chanter Roméo et Juliette.

hier soir. La direction de l'Opéra a été d'autant plus désolée de ce contretemps que, avant-hier, la charmante artiste avait répété brillamment et que rien ne paraissait annoncer chez elle un brusque retour de la maladie qui, trois fois déjà, au dernier moment, l'a empêchée de chanter. MM. Messager et Broussan ont donc été aussi désagréablement surpris cette fois que les autres, et, comme les autres fois aussi, leur responsabilité dans ce nouveau changement de spectacle doit être déchargée.

C'est Mlle Brozia qui a chanté Roméo et Juliette avec M. Franz. Elle s'y est montrée, une fois de plus, supérieure. Sa beauté, la poésie qu'elle prêtait à son personnage, le charme et la noblesse de chacune de ses attitudes, son interprétation tour à tour délicieusement chaste et frémissante de passion, les ressources de sa voix où l'on reconnaît les plus pures traditions du bel canto, ont produit une impression d'enthousiasme. M. Franz chantait Roméo, de façon exquise, et les spectateurs ont uni les deux artistes dans les mêmes acclamations et les mêmes nombreux rappels. Après le duo du quatrième acte, notamment, le public leur a fait une belle ovation. M. Dufrane continuait ses débuts dans le rôle de Capulet ; il y a confirmé la très heureuse impression produite par lui dans Monna Vanna ; il était superbe. Dans le rôle de frère Laurent, M. Journet était également remarquable. Le public leur a prodigué les marques de sa très vive satisfaction.

Lecture, hier, aux interprètes, à la Comédie-Française, d'une comédie en un acte de MM. François de Nion et G. de Puyssieux. Titre : la Vieille de bonheur. De là intéressant, c'est Mlle Périat qui a lu la pièce, et elle l'a lu remarquablement.

M. Max Maurey lira également, cet après-midi, un acte à ses futurs interprètes. La pièce a pour titre : le Stradivarius.

Nous avons eu hier la visite de M. Boucheny de Grandval qui nous a déclaré, en rougissant un peu, qu'il était l'auteur de la pièce les Baufs, couronnée au concours de poésie et attribuée, comme l'indiquait l'enveloppe jointe à la poésie, à M. Pierre Duron.

M. Boucheny de Grandval avait envoyé déjà un sonnet : Sépultures modernes (qui d'ailleurs n'a pas été classé par le jury, quand il eut l'idée de faire parvenir une autre pièce : les Baufs, à la direction de l'Odéon, sous le couvert de M. Pierre Duron, un de ses amis, qui est ouvrier électricien.

La joie des deux amis fut grande en apprenant que les Baufs avaient été le prix du Figaro ; mais un embarras se mêla à leur joie. Une partie de l'œuvre de la poésie couronnée s'égarait, puisque celle-ci était attribuée à un autre qu'un véritable auteur. Cet embarras grandit encore quand ensemble MM. Pierre Duron et Boucheny de Grandval allèrent chercher leur prix à l'Odéon. Lorsque M. André Antoine fit appeler M. Pierre Duron pour le lui remettre et le complimenta, M. Boucheny de Grandval n'osa point entrer avec son ami dans le cabinet directeur et M. Pierre Duron dut se trouver fort gêné, car avec l'obligeante cordialité qu'on lui connaît M. André Antoine, croyant que le lauréat était vraiment un ouvrier électricien, voulut s'entretenir à lui ; lui demanda des détails sur sa vie, sur ses productions, et promit au pseudo-poète de s'entretenir pour faire éditer son premier volume.

M. Pierre Duron toutefois fit bonne contenance. Il remercia le directeur de l'Odéon, sans oser dire la vérité et il revint content à son ami. C'est alors que M. Boucheny de Grandval songea à revendiquer publiquement, par une lettre signée de M. Pierre Duron, la propriété du poème couronné.

## Demain :

L'Odéon fera sa clôture annuelle demain dimanche après une dernière matinée de l'Arlesienne (M. Colonne conduira son orchestre) et la célébration, en soirée populaire à prix réduits avec location, du 30<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Corneille. A l'occasion de cet anniversaire, l'Odéon donnera : Cinna et un a-propos, en un acte et en prose, de M. Jean Bénédict : les Deux Génies.

Cinna sera interprété comme il suit : MM. Desjardins, Auguste ; Joubé, Cinna ; Grétillet, Maxime ; Chambréuil, Euphorbe ; Renoir, Evandre ; Darsay, Polydore ; Mmes Grumbach, Livie ; Barjac, Emilie ; Baylat, Fulvie. L'a-propos de M. Jean Bénédict sera interprété par MM. Bernard, Pierre Corneille, Desfontaines, le cardinal de Richelieu ; Denis d'Inès, Colletet ; Bacqué, Jean Rotrou ; S. Fabre, l'abbé de Bois-Robert ; Chambréuil, Claude de l'Etoile ; Girard, M. du Tremblay ; Darsay, l'huissier de Richelieu.

Josephine vendue par ses sœurs sera donnée, pour la première fois, en matinée, demain, à deux heures et demie, au Trianon-Lyrique.

Le théâtre du Verdure de Saint-Gratien, près d'Engligny, annonce pour demain, à deux heures et demie, une représentation de Phédre et du Médecin malgré lui.

On peut louer à Paris, au Grand Hôtel, 12, boulevard des Capucines. Téléphone 335-55.

## Au jour le jour :

Voici le programme complet de la soirée que les Trente Ans de théâtre donneront mardi soir, à huit heures et demie, à l'Odéon : 1<sup>re</sup> Allocations de M. Félix Desori ; 2<sup>e</sup> En l'honneur de Mistral (le Lion d'Arles, le Curé de Cucugnan d'Alphonse Daudet ; Stances à Mistral, par M. Mounet-Sully ; fragments de Mistral, par M. M. La Palme et M. Dufriche, de l'Opéra-Comique ; Chansons et rondes provençales enfantines) ; 3<sup>e</sup> Mlle Delina chantera (Mmes Delina Larmes) ; 4<sup>e</sup> Chansons du jour, par M. Donat ; 5<sup>e</sup> Carmen (fragments) ; Mlle Delina chantera Carmen ; M. Nuiho, Don José ; 6<sup>e</sup> Danses, par Mlle Cécile de Mérode ; 7<sup>e</sup> le Misanthrope et l'Auver







